

# LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 9 OCTOBRE 1830.

NO. 65

## FRANCE.

### CHAMBRE DES PAIRS.

Séance du 10 août. — Présidence de M. Pasquier.

A deux heures l'assemblée est déjà nombreuse; des conversations animées s'engagent dans les diverses parties de la salle.

Le prince royal et le duc de Nemours portant l'uniforme de leurs régiments sont présents long-temps avant l'ouverture de la séance, ils s'entre-tiennent affectueusement avec M. le comte de Montalivet et M. Lanjuinais.

A 3 heures, M. Pasquier monte au fauteuil, et M. Cauchy, secrétaire archiviste de la chambre, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance.

Je vais, dit M. le président, lire la formule du serment qui nous est prescrite, après quoi chacun de vous prètera serment en levant la main et en disant à haute voix : *Je le jure.*

M. le Président : « Je jure fidélité au roi, à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume, et de me conduire en tout comme il convient à un loyal pair de France. » (Vive surprise.)

L'un des secrétaires est à la tribune pour procéder à l'appel nominal. Tous les pairs présents prêtent le serment; un seul s'y refuse, c'est M. le vicomte d'Ambray.

Mon serment et ma conscience, a-t-il dit, appartiennent à mon vieux maître. Je dois m'abstenir désormais de paraître dans cette chambre.

M. d'Avarey a dit : Je le jure... pour conserver la paix à mon pays.

M. de Brézé a prêté serment et a ajouté : Je crois que c'est le seul moyen de contribuer au salut de la patrie.

M. de Fitz-James, qui s'était promené dans le couloir pendant tout le temps qu'a duré la lecture du procès-verbal et qui paraissait fortement préoccupé, a demandé à monter à la tribune pour motiver son serment. Il a pris la parole en ces termes : Absent depuis plusieurs mois, j'étais en pays étranger lorsque j'ai appris qu'un orage terrible s'était formé en France, que le tonnerre avait grondé et que sous la tempête avait disparu l'antique race de nos rois; je me suis précipité pour arriver à mon poste, ne voulant pas qu'au moment du danger mon absence pût être remarquée. Ici le noble pair rend compte sommairement des événements des 27, 28 et 29 juillet et de ceux qui ont suivi. Arrivant à l'objet de la présente séance, il ajoute avec émotion : Je n'ai prêté que deux sermens dans ma vie, le premier à Louis XVI de sainte mémoire, j'ai voué à ce monarque infortuné un culte qui ne finira qu'avec ma vie; le second à la Charte constitutionnelle en 1814. Vous savez, Messieurs, si j'ai été fidèle à ces deux sermens; vous pourriez dire si j'ai prononcé à cette tribune un seul mot qui fût en opposition avec la loi fondamentale. Charles X jura d'observer la Charte et je me dévouai à Charles X. Plus tard je me suis attaché à ce prince par reconnaissance et parce que j'ai été à même de connaître ses excellentes qualités; oui, Messieurs, Charles X était le meilleur des hommes (Mouvement). Les Français ne l'ont jamais bien connu (Mouvement prononcé). S'il est tombé dans l'abîme, nous ne devons l'attribuer qu'à des ministres imbéciles encore plus que perfides.

Oui, Messieurs, tel est l'hommage que je dois rendre à un roi malheureux, ces sentimens je les conserverai jusqu'au dernier souffle de ma vie et je les ferai éclater sur l'échafaud, s'il est nécessaire. (Bravo! bravo! dans toutes les parties de la salle.)

Mais il est des circonstances impérieuses où nous devons sacrifier nos affections au salut de la patrie, nous devons tous nous ranger autour du monarque que les deux chambres viennent d'appeler au trône, si nous ne voulons que la France soit bouleversée jusque dans ses fondemens.

Par ces motifs, je jure fidélité au roi, etc.

La chambre demande l'impression du discours de M. le duc de Fitz-James; l'impression est ordonnée.

Après l'appel nominal, un membre demande qu'il soit voté une adresse au roi pour lui faire connaître le résultat de la séance. Cette proposition n'a pas de suite.

La chambre se sépare à 5 heures. Demain séance publique à une heure.

Séance du 11 août.

A deux heures et demie la séance est ouverte. L'assemblée n'est pas très nombreuse, le prince royal et le duc de Nemours ne sont point présents.

La rédaction du procès-verbal est adoptée.

Après quelques détails de peu d'intérêt, M. de Barante lit un projet d'adresse ainsi conçu :

SIRE, — Vos fidèles sujets les pairs de France, encore pénétrés des grands événemens qui viennent de s'accomplir, se présentent devant V. M. pour la remercier de son dévouement à la France; une voix unanime proclame que votre avènement au trône pouvait seul assurer le bonheur public. Ces libertés si héroïquement défendues, c'est sous votre règne seulement que nous en pouvons jouir en paix. Être indispensable à un grand peuple qui reconnaît librement et avec calme cette nécessité : quel titre royal fut jamais plus noble et plus vrai? La Providence eût-elle jamais un langage plus manifeste!

Ce contrat que vous avez passé avec la France, ce serment prononcé par la raison et par l'honneur sont des engagements dignes à la fois et du prince qui les prend et de la nation qui les reçoit.

Nos sermens aussi n'ont pas été dictés par un enthousiasme imprévoyant, ou un sentiment aveugle; nous vous jurons fidélité avec la conviction profonde que nous remplissons un devoir sacré envers la patrie.

Maintenant qu'il est accompli cet acte solennel, la France va rentrer dans le cours régulier de l'existence légale; c'est pour défendre ses droits qu'elle s'est armée; c'est afin de n'avoir plus recours à la force pour les maintenir qu'elle a posé de nouvelles garanties : la paix au dedans et au dehors, l'ordre public, le libre développement des facultés et des industries; tel a été le but de ses efforts, tel doit être le prix de sa victoire.

La chambre des pairs s'empresse de concourir aux travaux qui vont améliorer notre législation et assurer notre prospérité. Long-temps ses efforts ont été bornés à arrêter ou à atténuer le mal; plus heureuse aujourd'hui, elle est appelée à travailler au bien du pays. V. M. n'a pas

une autre pensée; ce sera le principe d'une inaltérable union entre le roi et les chambres. (Bravo! bravo! dans toutes les parties de la salle.)

M. le Président invite la chambre à se retirer dans ses bureaux où une copie du projet de l'adresse qui vient d'être lu sera communiquée à messieurs les pairs. La chambre se retire.

Au bout d'une demi-heure la séance est reprise.

Après avoir voté séparément chaque paragraphe, la chambre vote sur l'ensemble de l'adresse.

83 membres sont présents. Pour l'adresse, 81 voix; une seule voix a voté contre. Une voix perdue, l'adresse est votée.

M. le Président tire au sort la députation qui sera chargée de présenter au roi l'adresse votée par la chambre dans la séance de ce jour. Il est quatre heures, la séance est levée.

### CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Séance du 10 août.

PRÉSIDENCE DE M. LAFFITTE, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure et demie. Le côté droit est désert; dans le centre droit, on remarque beaucoup de places vides.

Après avoir proclamé la validité de quelques élections, la chambre annule celles de MM. Miculle et Magnan, des Basses-Alpes.

M. Castéja, député de la Somme, écrit une lettre par laquelle il déclare que les circonstances sous l'influence desquelles il a reçu le mandat de député, n'existant plus, il ne croit plus pouvoir en remplir les fonctions; en conséquence il envoie sa démission.

M. Boulon du même département et M. de Cordoue, député de l'Isère, écrivent des lettres conçues à peu près dans les mêmes termes. Ces trois démissions seront adressées au ministre de l'intérieur.

M. Etienne demande que la chambre s'occupe de réviser son règlement, parce que les modifications qui doivent y être faites pourraient bien changer la nature des fonctions des députés. La chambre se rend à l'observation de M. Etienne.

M. le Président : L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Plusieurs voix : Et le serment!

M. le Président : Le serment est remis à demain. (Rumeur. — Aujourd'hui; pourquoi le différer?)

M. le Président : D'abord parce qu'il n'a pas été mis à l'ordre du jour, ensuite parce que la formule ne m'en a pas été encore donnée.

La séance est levée à une heure et demie. MM. les députés se retirent dans leurs bureaux.

Séance du 11 août.

A une heure M. Laffitte occupe le fauteuil. Les banquettes se remplissent lentement.

M. le Président annonce que les députés suivants ont envoyé leur démission : MM. Syriès, Pas de Beauvais, Lemaire, Potteau d'Hancarville, Lepine, Vandeuil.

M. le Président : Je rappelle à la chambre que l'ordre du jour est la prestation du serment. Je vais lire la formule, on fera ensuite l'appel nominal, et chacun répondra : *Je le jure.* J'ai déjà eu l'honneur de dire qu'il est convenable que chaque député puisse motiver son serment comme il l'entendra, mais je pense aussi qu'il ne nous est pas permis de faire aucun changement à la formule qui m'a été remise.

### Formule du Serment.

« Je jure d'être fidèle au roi, d'obéir à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume, et de me conduire en tout et partout comme un bon et loyal député. »

Une discussion de peu d'intérêt s'élève à propos de quelques expressions du serment qui finit par être prêt par tous les membres de la chambre. Quelques-uns l'ont motivé.

Au bout de quelques tems M. B. Delessert lit le projet de loi suivant :

Art. 1<sup>er</sup>. Il sera décerné des récompenses et des pensions, aux frais de l'état, à tous ceux qui se sont distingués dans les journées des 27, 28 et 29 juillet, ainsi qu'aux veuves et aux enfans de tous ceux qui y ont succombé.

2. Toutes les propriétés particulières qui ont été endommagées par les dévastations de ces journées, seront réparées aux frais du gouvernement.

3. Il sera frappé une médaille qu'on distribuera à tous ceux qui ont pris une part active à ces grandes actions.

4. Une commission sera nommée par le gouvernement, pour l'exécution de cette loi; elle sera chargée en même tems de faire connaître le montant des souscriptions faites à Paris, en France et à l'étranger.

M. le président met aux voix la prise en considération de cette proposition de loi. La chambre la vote à l'unanimité.

M. de Sades présente une proposition tendant à ce qu'une commission soit nommée pour examiner le plan de reconstruction de la salle des séances. L'honorable membre se plaint de ce que, par une inconvenance difficile à comprendre, on a pris pour type de la nouvelle salle la forme affectée aux théâtres. Il entre ensuite dans quelques développemens, qui provoquent les marques d'une assez vive impatience.

M. Ch. Dupin ne s'oppose point à la proposition; il fait seulement observer que la forme de la nouvelle salle n'est pas celle d'un théâtre, mais celle d'un amphithéâtre, et qu'une expérience de 40 années a prouvé que cette forme convenait mieux que toute autre pour la réunion des corps délibérans.

M. Aliz. de Laborde appuie l'observation de M. Dupin. (Aux voix! aux voix!)

M. Mercier : Il est fâcheux d'employer les momens de la chambre à savoir si nos banquettes seront demi-circulaires ou non.

Un membre : Il serait plus important de s'occuper de notre règlement. Je demande que la proposition de M. de Sades soit ajournée.

Plusieurs voix : La prise en considération.

La prise en considération est prononcée après une double épreuve.

M. Duvierger de Hauranne : Je demande qu'une commission de neuf membres soit chargée de présenter à la chambre un rapport sur les modifications à faire à son règlement, pour le mettre en harmonie avec celles qui ont été apportées à la charte. Je ne pense pas que cette proposition ait besoin de développement. (Non! non!)

La prise en considération est prononcée.

M. Mercier : Le but de la proposition que j'ai déposée au sujet de la formule du serment, c'est que cette formule doit être déterminée par une loi, et non pas par un acte du gouvernement. Je demande, en conséquence, que la chambre prenne en considération la proposition que j'ai déposée hier sur le bureau. J'y ajoute un dernier article ainsi conçu :

« Tous les fonctionnaires mentionnés en l'art. 1<sup>er</sup> prêteront immédiatement le serment suivant la formule prescrite, faute de quoi ils seront réputés avoir donné leur démission. »

Une voix : Pourquoi ne parlez-vous pas des militaires?

La proposition de M. Mercier est prise en considération et renvoyée dans les bureaux.

La chambre décide qu'elle se réunira demain, à midi, dans ses bureaux pour l'examen de la proposition de M. Mercier.

Il est quatre heures, la séance est levée.

Demain, à une heure, séance publique.

Séance du 12 août.

Ordre du jour : Rapport des commissions s'il y a lieu.

A deux heures, M. le président monte au fauteuil. M. Pavée de Vandœuvre lit le procès-verbal de la dernière séance au milieu des conversations particulières.

La chambre annule l'élection de M. Dufon.

M. Gaetan de la Rochefoucauld fait à la chambre la proposition de se réunir dans ses bureaux pour une communication.

Au bout d'un quart d'heure de suspension la séance est reprise, M. Benjamin Delessert, vice-président, monte au fauteuil.

M. Gaetan de la Rochefoucauld à la tribune : Messieurs, les propositions sur lesquelles je voulais appeler l'attention de la chambre m'avaient été suggérées par plusieurs personnes, en grand nombre, appartenant au commerce de Paris, et m'avaient été signalées comme très urgentes; elles l'étaient en effet, puisqu'il vient à l'instant même de m'être assuré que dans le jour il sera pris des mesures favorables aux manufacturiers et de nature à les sortir d'embarras. Il ne m'appartient pas de préjuger ici quelles seront ces mesures, mais j'ai la ferme confiance qu'elles seront efficaces, parce que, dans la réalité, la situation du commerce de Paris n'est pas de nature à inspirer des craintes sérieuses. Dans ces circonstances, je crois devoir ne donner aucune suite à ma proposition.

M. Laffitte à la tribune : En rendant toute justice aux bons et généreux sentimens de M. de la Rochefoucauld, je dois déclarer que les mesures par lui proposées ne pouvaient être utilement soumises aux délibérations de la chambre. Il est impossible sans doute qu'au milieu de la glorieuse révolution qui vient de s'accomplir dans Paris, les maisons les plus solides n'éprouvent pas quelque gêne, quelque embarras momentané dans leurs négociations commerciales; mais cette gêne ne tient en rien à leur situation particulière, ces maisons ont en portefeuille des valeurs considérables et sûres, tout leur embarras provient de la difficulté qu'elles éprouvent à les négocier; c'est à quoi il est facile de remédier; si les banquiers ne veulent pas accepter ces valeurs, les capitalistes le feront.

Demain, à onze heures, il y aura réunion des banquiers et des principaux habitans de Paris pour prendre les mesures que la circonstance commande; j'ai la conviction que demain tout sera parfaitement terminé. (Bravos unanimes.)

M. Laffitte reprend place au fauteuil.

Le président fait connaître à la chambre que MM. Lamandé, Châteaufort, Cormeille, Dumesnil, Villeneuve, Ruinard de Brimont, Higonnet, Bérault, déclarent par leurs lettres qu'ils ne paraîtront pas à la chambre, ne croyant pas avoir mission de le faire.

La séance est levée à 4 heures.

Demain séance publique à une heure.

Séance du 13 août.

A une heure et demie, M. Laffitte occupe le fauteuil.

MM. Chabrol de Volvic, de la Fotherie, et Mey de St-Géry envoient leur démission.

M. de Salvette, après un long discours, présente à la chambre la proposition suivante :

« La chambre des députés accuse de haute trahison les ministres signataires du rapport au roi, et des ordonnances en date du 25 juillet 1830. »

M. le Président : La proposition de M. Salvette est-elle appuyée?

De toutes parts : Oui! oui!

M. le Président : Je vais en mettre aux voix la prise en considération. La prise en considération est adoptée à l'unanimité.

Quelques membres : L'impression du discours.

M. le Président : L'impression et la distribution du discours de M. Salvette sont de droit. La chambre se retirera dans ses bureaux pour nommer des commissaires.

M. le Président : M. Labbey de Pompières a la parole pour le développement d'une autre proposition.

M. Labbey de Pompières propose à la chambre de nommer une commission pour présenter un moyen transitoire de faire accorder la suppression du double vote avec la loi des élections.

M. Guizot, ministre de l'intérieur : Je puis assurer à la chambre que le gouvernement se propose de lui faire une communication à ce sujet, et de lui présenter un projet de loi sur les réélections à faire.

M. le Président : D'après ce que vient de dire M. le ministre de l'intérieur, je pense que la proposition de M. de Pompières doit être ajournée.

M. Labbey de Pompières : Je n'ai aucune relation avec le gouvernement, et par conséquent j'ai pu ignorer quelles sont ses intentions relativement au sujet de ma proposition; mais d'après l'assurance qui vient d'être donnée à la chambre par M. Guizot, je ne retire pas ma proposition, mais j'en demande l'ajournement. (Appuyé! appuyé! l'ajournement!)

La chambre prononce l'ajournement de la proposition de M. de Pompières.

Séance du 14 août.

A une heure un quart, le président est au fauteuil. La séance est ouverte quelques minutes après. L'assemblée est peu nombreuse.

M. le Président fait part à la chambre de plusieurs lettres par lesquelles :

MM. Duquesnoy, Durant Delcourt, de Féligonde, disent qu'ils ne croient pas avoir mission pour siéger à la chambre.



L'ordre du jour est une communication du gouvernement à la chambre; mais aucun des ministres n'étant présent, M. le président donne la parole à M. de Tracy.

M. de Tracy, à la tribune: J'ai eu l'honneur de déposer hier sur le bureau du président une proposition relative à notre règlement, proposition que je désire développer à la chambre aussitôt que j'en aurai reçu la permission; si la chambre le voulait, je pourrais le faire dès à présent; on fixerait ensuite le jour de la délibération pour la prise en considération.

(Plusieurs voix: Nous n'avons eu aucune communication de la proposition.)

Je crois, reprend M. de Tracy, que malgré le défaut de communication allégué, la chambre pourrait néanmoins m'entendre en ce moment; je ne veux pas la lier par des précédents, mais avant-hier même elle a reconnu que dans certains cas urgents elle pouvait se réunir dans les bureaux pour prendre communication d'une proposition et en faire séance tenante, l'objet de ses délibérations. Assurément, je ne viens pas m'appuyer d'un motif d'urgence qui n'existe pas et dont on pourrait d'ailleurs abuser, je fais seulement observer à la chambre que l'ordre du jour ne présentant rien à mettre en discussion dans ce moment, il serait peut-être convenable d'en profiter pour m'entendre.

M. de Berbis: L'orateur auquel j'ai l'honneur de succéder déclare que sa proposition, quel qu'elle soit, ne demande ni être discutée, ni être votée; n'est pas urgente. Il n'y a donc pas lieu à invoquer le précédent qu'il a cru devoir rappeler, et je m'oppose à ce que sa proposition soit renvoyée dans les bureaux. Je profite de cette occasion pour exprimer le désir, qu'en général, nous nous conformions au règlement tant qu'il n'aura pas été légalement modifié.

M. Guéguen de la Rochefoucauld: Il faut sans doute que le règlement soit suivi; et personne ne demande ici qu'il soit violé; le règlement s'oppose à ce qu'aucune proposition soit développée devant la chambre avant de lui avoir été communiquée, mais il ne fixe pas le délai de la communication; elle peut donc être faite dans les bureaux toutes les fois que la chambre y trouve un motif suffisant; la proposition de M. de Tracy n'est pas urgente en elle-même, mais la chambre se trouve assemblée sans avoir rien à mettre en discussion; quel motif raisonnable pourrait l'empêcher de s'occuper de la proposition de M. de Tracy, puisque, je le répète, le règlement ne s'y oppose en aucune manière.

M. le Président: M. de Tracy n'insiste pas pour être entendu immédiatement; il demande seulement que, comme une proposition de la même nature que la sienne vient d'être, tout-à-l'heure, déposée sur le bureau, la priorité lui soit conservée.

M. de Boisbertrand se présente pour prêter serment et demande à faire connaître ses motifs. (De tous côtés: Parlez! parlez!)

M. de Boisbertrand à la tribune lit une longue lamentation sur le malheur de l'ex-roi, sur ses souffrances qu'il a ressenties comme lui-même, et qui l'ont empêché jusqu'ici de venir engager à un autre la foi qu'il avait promise au premier. Il assure qu'il ne vient au nouveau gouvernement que parce que l'ancien n'existe plus. Il se fait violence, mais la patrie réclame l'appui de ses délégués, la chambre est accusée de modération, des menaces se sont fait entendre. (Exclamations générales: il n'y a aucune menace! personne n'a entendu parler de menaces! — Interruption.)

M. de Boisbertrand reprend le fil de sa lecture, affirme qu'il vient à la chambre chercher des périls qu'il ne trouverait pas dans la retraite. Le bonheur de la France réclame sa présence, enfin ce serait le conseil que lui donnerait Charles X lui-même avec l'accent de ce patriotisme qui le rendait si cher! (Vive interruption, Dénégations sur plusieurs bancs de la salle.)

M. de Boisbertrand termine en reconnaissant qu'il doit obéissance au nouveau roi que la majorité des Français a proclamé, et il promet de lui être fidèle comme à celui qui est tombé.

M. Benjamin Constant: Messieurs, à Dieu ne plaise que je m'élève contre la liberté dont on use largement à cette tribune, ce dont je me réjouis, car c'est un caractère particulier à notre dernière et glorieuse révolution. Chacun dit ce qu'il pense ou ce qu'il croit utile de professer comme sa pensée. Je ne m'oppose donc point à des regrets que, certes, je ne puis pas, à des souvenirs qui sont noyés pour moi sous trois journées de sang et de crimes. Mais je ne saurais supporter qu'on parle de menaces, quand on ne parle que de menaces, quand le plus léger symptôme d'anarchie ne se manifeste en aucun lieu. Veut-on calomnier cette admirable population de Paris, aussi sage qu'elle est courageuse, aussi amie de l'ordre qu'elle est héroïque, aussi généreuse qu'elle est terrible et puissante, quand la tyrannie attaque ses droits et provoque sa force. (Bravos à gauche.) Non, il n'y a point menace dans cette noble et magnanime population. Il y a discussion libre, naturelle, légitime, discussion sur toutes les questions, car elle a le droit d'examiner toutes les questions, de se prononcer sur toutes les questions, suivant sa conscience et ses lumières. Mais voyez comme sa raison la guide dans l'exercice même de ce droit d'examen. Quand nous avons outrepassé nos mandats pour délivrer le pays d'une dynastie funeste, la France entière a vu la nécessité. Elle a applaudi. Quand nous avons, par un pacte solennel, par un contrat synallagmatique, placé sur un trône national un roi citoyen, elle n'a pas examiné le droit strict, elle a vu encore la nécessité, toutes les dissidences se sont immolées, et le roi citoyen a été salué d'un assentiment unanime. Sur d'autres points, les opinions peuvent être divisées, les notes le sont peut-être. Mais il n'y a point anarchie, il y a liberté, et au milieu de cette liberté, amour de l'ordre, soumission aux lois. Aucun peuple sur la terre n'est plus loin que nous de toute anarchie. Poursuivons donc, Messieurs, la carrière où la nécessité et le salut du pays nous ont fait entrer. Profitons des instants que cette nécessité nous confère, faisons des lois sagement populaires et repoussons ces insinuations de menaces, de violences, de contrainte, que je ne veux pas appeler perfides, mais qui certes sont bien déplacées. J'honore et j'estime assez tous mes collègues pour être sûr que rien ne gênerait leur indépendance. Mais je dis le fait, rien ne la gêne, nul ne prétend la gêner. Le courage a été au-dessus de tout égoïsme, la sagesse égale le courage. Il est de toute justice de reconnaître cette vérité heureuse, et de protester contre une assertion qui, si elle n'était pas une erreur, serait un outrage et une calomnie. (Assentiment universel dans la chambre.)

Le Ministre de l'Intérieur monte à la tribune et fait lecture des deux projets de loi suivants:

#### Projet de loi, relatif à la formation des listes électorales.

Art. 1er. Les opérations relatives à la révision des listes électorales et du jury, en vertu des articles 7, 10, 11, 12 et 16 de la loi du 2 juillet 1823, doivent avoir lieu du 15 août au 20 octobre de chaque année, seront à raison des circonstances, et seulement pour la présente année 1830, retardées d'un mois.

En conséquence, la liste générale du jury sera publiée dans chaque département le 15 septembre. Le registre des réclamations sera clos le 31 octobre; la clôture de la liste aura lieu le 16 novembre, et le dernier tableau de rectification sera publié le 20 du même mois.

Art. 2. Seront compris dans les dites listes, aux termes de l'art. 33 de la charte constitutionnelle, les électeurs qui, jusqu'au 16 novembre inclusivement, auront atteint l'âge de 25 ans et réuniront les conditions déterminées par la loi.

M. le Président donne acte à M. le ministre de l'intérieur de la présentation du projet de loi; l'impression et la distribution en sont ordonnées.

#### Projet de loi relatif aux réélections partielles de députés.

Art. 1er. Il sera pourvu par les collèges d'arrondissement à la réélection des députés, par suite de démission ou de toute autre cause, que les députés, avant d'être élus par les collèges d'arrondissement ou de département.

Art. 2. Dans ce dernier cas, il sera procédé par la chambre, en séance publique, à un tirage au sort entre les arrondissements électoraux du département où aura lieu la vacance, pour déterminer quel ou quels arrondissements devront procéder au remplacement du ou des députés élus par les collèges de département, et de telle manière que nul arrondissement n'ait plus de ces députés à nommer.

Art. 3. Les dispositions de la présente loi sont purement transitoires, et valables, uniquement jusqu'à ce qu'il ait été légalement pourvu aux modifications à apporter à la législation électorale maintenant en vigueur.

M. le Président: La chambre va se réunir dans les bureaux pour la nomination de diverses commissions, notamment pour celle qui doit examiner la proposition de M. Eusebe Salverte, sur la mise en accusation des ministres. Lundi, à midi il y aura réunion dans les bureaux; mardi, séance publique à midi. La séance est levée à deux heures et demie.

#### Commission chargée d'examiner la proposition de M. Eusebe Salverte.

1er bureau, M. Daunou; 2e, M. Béranger; 3e, M. Caumartin; 4e, M. Madier de Montjau; 5e, M. le baron Pelet; 6e, M. le baron Lepelletier d'Aulnay; 7e, M. Bertin de Vaux; 8e, M. Mauguin; 9e, M. Salverte.

Le prince de Condé a été trouvé mort, étranglé dans sa chambre, au château de St. Leu le 26 août. On croit que cet acte de désespoir provient d'un accès de folie. Il a laissé un testament d'après lequel il lègue ses propriétés au jeune duc d'Aumale, fils du roi, à la charge par lui de prendre le titre de prince de Condé. Cette mort extraordinaire a produit la plus grande sensation dans la chambre des députés. On prétend l'attribuer aussi au dérangement de la fortune du prince, qui, malgré qu'il eût vu sans regret les derniers événements, avait perdu tout espoir d'obtenir de la munificence royale les moyens de rétablir ses affaires.

— Le lieutenant-général comte de Ste.-Suzanne pair de France, est mort le 29 août, à Paris, après une courte maladie.

— M. le comte de Segur, pair de France, membre de l'Académie, est mort le 27.

— La grande revue annoncée depuis plusieurs jours, de 40,000 hommes de la garde-nationale de Paris, a été passée par le roi le 29 août.

— Nous avons fait connaître, dit le *Courrier Français*, que le général Baudrand, envoyé en Angleterre pour annoncer l'accession de Philippe Ier, au trône constitutionnel a été accueilli avec une grande cordialité. Il est maintenant certain que le cabinet anglais a reconnu officiellement le nouveau roi. Les dépêches à cet effet sont parvenues au ministère.

— Aussitôt qu'on a été informé à Rome de la chute de Charles X, les membres présents de la famille Bonaparte ont notifié à l'ambassadeur français, que la déchéance et le départ de l'ancienne dynastie ayant annulé l'ordonnance qui les bannissait de leur pays, ils se disposaient à y revenir sans délai.

— Le cardinal Esch, primat des Gaules, archevêque de Lyon, a annoncé qu'il rentrerait dans sa juridiction; et qu'en vertu des canons de l'Église il entendait choisir des vicaires-généraux, pour administrer légalement pour lui et en son nom, le diocèse de Lyon.

— Par ordonnance du roi, les ministres d'état ont été supprimés.

— Le général Cambrone, dont le caractère militaire a reçu un si grand éclat par la journée de Waterloo vient d'être nommé, assure-t-on, au commandement de la place de Toulon. Il est arrivé en rade de Toulon, 80 millions d'or et d'argent provenant du trésor d'Alger. Demain on en fera débarquer soixante-quinze, et les cinq autres seront mis à terre aussitôt que le bâtiment qui les porte aura terminé sa quarantaine. Ces richesses seront déposées sous bonne garde à l'arsenal.

— TOULON, 15 août. — Je m'empresse de vous annoncer que 60,000 Bédouins se sont présentés pour attaquer Alger. Le général Berthézène les a défaits, à la tête de 15,000 hommes.

— PARIS, 26 août. — Il est certain que MM. de Laval-Montmorency, Latour du Pin, Saint-Priest, de Gabriac, Blacas, d'Agout, Lamoussaye, et Vitrolles, ont cessé d'être ambassadeurs ou ministres à Londres, Turin, Madrid, Naples, La Haye, Berlin, Florence, et en Suisse.

— Le comte de Bourmont écrit de la Cassaba, sous la date du 17 août, au maréchal comte Gérard, ministre de la guerre:

« L'armée et la flotte ont arboré aujourd'hui le drapeau tricolore, les troupes ont cessé de porter la cocarde blanche, elles prendront ensemble la nouvelle cocarde aussitôt qu'on pourra réunir les différents corps.

— MM. Polignac, Peyronnet, Chantelauze et Guernon Ranville sont arrivés le 27 au matin à Vincennes, sous l'escorte de gardes nationaux de Tours.

— Les Espagnols placés sous la surveillance de la police dans le Sud de la France se sont rassemblés dernièrement au nombre de 700 personnes à Bourg Madame, dans le voisinage de la *Seu d'Urgel*, et y ont rencontré quelques troupes royalistes qui n'ont montré aucune hostilité à leur égard.

— Un étranger armé et d'une apparence suspecte a été arrêté hier dans les appartements du Palais-Royal et remis dans les mains de la police. On le suppose atteint d'une affection mentale.

— Un grand nombre d'Espagnols réfugiés en Angleterre sont arrivés à Boulogne-sur-Mer, dans l'intention de partir de là pour l'Espagne. Ils paraissent tous appartenir à la profession des armes.

(Journal du Commerce.)

— Le Parlement d'Angleterre vient d'être prorogé du 14 septembre au 24 octobre.

Bourse de Paris, 28 août. — Cinq pour cent, 101 f. 75 c., 90, 102 f., 101 f. 90, 85, 80, 102 f., 101 f. 95, 90, 85, 80, 70, 60, 50, 45, 50c. 4½ pour cent, 99 f. Trois pour cent, 72 f. 75, 85, 90, 95, 73 f. 72, 55, 72 f. 40 c. Actions de la Banque, 1740 f.

## PAYS-BAS.

### INSURRECTION A BRUXELLES.

Le feu de la discorde s'est étendu jusqu'à la capitale des provinces de la Flandre. Le peuple s'est insurgé dans la nuit du 25 août, a attaqué plusieurs maisons occupées par des hommes coupables et les a renversées. De là il s'est porté vers l'hôtel du ministre Van Maanen, et l'a complètement démoli. Les troupes ayant pris les armes, ont partiellement retenu la place. Cependant les rassemblements se sont multipliés, les boutiques des ouvriers ont été forcées, et bientôt le peuple a eu des armes. Alors le combat a commencé: plusieurs personnes ont perdu la vie. Le feu a continué sans interruption dans la matinée du 26. L'obstination des troupes n'a servi qu'à exaspérer le peuple et à prolonger un combat qui ne leur présentait aucune chance de succès, et auquel il ne pouvait résulter que le sacrifice inutile de la vie. L'ardeur des troupes s'est enfin ralentie et elles se sont retirées dans leurs quartiers, sous condition qu'elles n'y seraient pas inquiétées. Dès ce moment plusieurs citoyens respectables se joignent à la force communale, qui fut organisée peu après et réussit à établir la tranquillité. Une régence s'est formée et a fait publier une proclamation, annonçant l'abolition du moule (droit de mouture) qu'on percevait encore comme taxe municipale, ce qui a diminué jusqu'à un certain point la fermentation publique. Vers le milieu du jour, l'ancien drapeau de Brabant flottait à l'hôtel de ville; dans la soirée plusieurs maisons furent illuminées dans toutes les rues, et l'on fit entendre de toutes parts les cris de « Liberté pour toujours! » On a fait disparaître les armes royales des lieux publics. On ne s'accorde pas sur le nombre des morts et des blessés, qu'on suppose être considérable.

Un conseil de cabinet du gouvernement des Pays-Bas a été tenu le 29 août, et il y a été décidé qu'on convoquerait sans délai les États Généraux, afin de prendre connaissance des réclamations du peuple et d'aviser aux moyens de soulagement que requièrent les circonstances. Le prince d'Orange est parti pour Anvers où l'on craignait une explosion semblable à celle de Bruxelles.

Londres, 1er septembre. — Des avis reçus jusqu'à la date d'hier par le bateau à vapeur *Rotterdam*, nous apprennent que des troubles ont éclaté à Anvers. Dimanche au soir des jeunes gens se montrèrent en groupes dans les rues, criant: « Vive la Liberté! à bas les ministres! Vive M. Potter! etc. » Les troupes avaient été mises sous les armes, et au départ du paquebot quatre personnes avaient été tuées. Les négociants et les bourgeois avaient formé une garde pour la défense de leurs propriétés. Le roi des Pays-Bas, ajoute-t-on, a quitté son palais de Luken et réunissait ses troupes en toute diligence, dans l'intention de marcher à leur tête sur Bruxelles. Son intention est bien plus d'empêcher que l'esprit d'insurrection se répande dans les provinces, que de se refuser à des concessions raisonnables.

Le paquebot *Netherland*, qui venait d'arriver de Londres à Rotterdam, a été requis aussitôt, ainsi que d'autres bateaux à vapeur, pour remorquer les bâtiments chargés de troupes pour Anvers. Des rapports moins certains que ce qui est annoncé ci-dessus circulent également. On assure entre autres choses, que le roi a fait emprisonner les membres de la députation qui lui a été envoyée de Bruges, et que parmi les quatre individus tués à Anvers se trouve le fils du premier négociant de cette ville. Bruxelles est, dit-on, complètement cerné à ces heures par les troupes hollandaises. On croit que cette armée s'élève à 20,000 hommes. Elle est sous les ordres du prince d'Orange.

Le *Messenger des Chambres* dit au sujet de l'insurrection de la Belgique: « Nous croyons que notre gouvernement observera dans ces circonstances la plus stricte neutralité, et que malgré l'avantage qu'il pourrait tirer de ces dissensions, il n'est point disposé à faire marcher des troupes dans un pays qui pendant 25 ans a fait partie de notre territoire. »

## ESPAGNE.

MADRID, 19 août.

On apprend par un courrier expédié par le général Campana, gouverneur-général de l'Andalousie, que plusieurs détachements de révoltés armés se sont présentés dans cette province aux cris de « Vive la Constitution, suivons l'exemple des Français. » La tranquillité publique a été troublée dans plusieurs villes, et on a osé chanter à Grenade l'hymne de Riego et le *trágala*. L'ordre a été rétabli, non sans beaucoup de peine par les officiers de police, cependant malgré la surveillance la plus assidue, et les patrouilles qui parcourent la ville jour et nuit avec leurs armes chargées, les absolutistes sont dans de vives alarmes. M. de Campana a demandé des renforts avec instance. Il annonce la nécessité de les répartir dans les villes et villages compris dans son commandement.

IRUN, 28 août.

L'Espagne est tranquille. Mais le gouvernement est dans la plus grande inquiétude. La présence d'un grand nombre de réfugiés sur le terrain neutre qui sépare les deux royaumes a provoqué la formation d'une commission militaire dont la mission est de faire fusiller tous ceux qui traverseraient la frontière les armes à la main.

## PORTUGAL.

LISBONNE, 17 août.

Depuis que les événements de Paris et le départ de Charles X ont été rendus publics, don Miguel et sa cour paraissent être livrés à la plus grande anxiété. Une seule lettre fait mention de la frégate anglaise *Galatée*, annonçant qu'elle est entrée le 14 dans le Tage. Les autres écrits craignent de se compromettre en parlant d'événements politiques.

## ITALIE.

On assure qu'un renfort de troupes autrichiennes est en marche pour le Milanais et les provinces de Venise. La garnison d'Alexandria a aussi été augmentée, du consentement du roi de Sardaigne.

— Il était bruit en France de troubles politiques qui auraient éclaté à Turin.

### NAPLES.

S'il faut ajouter foi à une lettre d'Italie reçue le 24 août par une famille anglaise résidant à Lausanne, une insurrection a eu lieu à Naples. Le roi et la reine ont été arrêtés, et les régiments suisses détruits. Cette nouvelle a besoin d'être confirmée et nous espérons que si elle est fondée, les événements tels qu'en les raconte sont très exagérés.

Le *Temps* publie le paragraphe suivant: Les derniers avis de Naples jusqu'au 19 août sont satisfaisants. Les nouvelles de Paris du 7 août y étaient parvenues. Le prince Cossaro était entré au ministère des affaires étrangères: les finances ont été confiées à Casopresso, élève de Mélici et qui en était très estimé. Le roi était à Castellamare. Son fils resté à Naples, a été laissé à la tête du gouvernement.

## AUTRICHE.

VIENNE, 19 août.

Depuis les événements de France, de grands mouvements ont eu lieu dans notre département des affaires étrangères. Hier encore le cabinet a été assemblé. On dit que la garnison de Mayence, considérée comme forteresse de la confédération va être renforcée, et que 2,500 hommes ont reçu l'ordre de se mettre en marche pour l'Italie. Cependant on n'a aucune idée de faire la guerre, et nous sommes convaincus que si le nouveau gouvernement de France reste fidèle au système qu'il paraît avoir adopté, s'il continue à agir avec modération, et qu'il n'y ait pas de nouvelles dissensions en France, notre gouvernement ne fera aucune difficulté de reconnaître la nouvelle dynastie. L'ambassadeur français qui a cessé d'exercer ses fonctions, reprendra bientôt son caractère diplomatique.

## AMÉRIQUE DU SUD.

### BRESIL.

Le brick *Lerxington*, arrivé à Baltimore, nous a mis en possession des journaux de Rio Janeiro jusqu'au 14 août inclusivement. Il paraît qu'un grand nombre de malfaiteurs se sont introduits dans la ville et menacent constamment les propriétés des habitants. Des mesures ont été prises pour arrêter leurs dégâts et s'assurer en même temps du caractère et des moyens d'existence des personnes suspectes. Les patrouilles de la garde de police ont été renforcées par des détachements des troupes de ligne.

Le *Journal du Commerce* propose l'établissement dans la capitale et dans les provinces de compagnies qui prendraient à leur charge l'importation dans le pays d'artisans et de laborieux étrangers. L'acquisition de ces émigrés serait d'autant plus utile que l'abolition de la traite a mis obstacle à tout autre moyen de peupler les terres. Le même journal insiste sur la nécessité d'organiser une banque indépendante du gouvernement, qui serait tenue de payer ses propres billets en espèces.

Le vicomte d'Alcantara provisoirement pris possession du portefeuille de l'intérieur, jusqu'au rétablissement de la santé du marquis de Caravelas.

Le *Brasileiro Imparcial* du 16 août déclare que le gouvernement éprouve une violente opposition de la part des anarchistes (il veut parler des libéraux) qui se sont répandus dans toutes les provinces. La chambre des députés de Rio Janeiro a émis, suivant lui, sur la prérogative royale, une grande agitation a régné dans cette chambre dans le cours des séances du mois de juillet, et d'après la gazette de l'administration, l'esprit de vertige qui l'animait en 1823 s'est montré de nouveau, et a compromis l'exécution cherchée à la paralyser. Cependant la chambre des députés, après un débat très animé, a finalement consenti le 9 août à une loi proposée par le sénat dans le but de réprimer les excès de la presse: tous les maux de l'empire, dit le *Brasileiro*, doivent être attribués à ces excès.

### VÉNEZUELA.

Des nouvelles de Venezuela du 30 juillet au 3 septembre inclusivement, nous sont parvenues par le brick *Hiram*.

Les travaux du congrès ont été conduits avec un lent et remarquable. Après avoir siégé quatre mois, il n'avait point encore arrêté une constitution. Des débats animés ont eu lieu sur le choix auquel on s'arrêterait pour fixer le siège du gouvernement. Les uns prétendaient que ce fut à Valence, d'autres à Caracas. La question demeure encore incertaine. Le congrès a admis dans son sein, le 30 de juillet, le sieur Juan de



Dios Arausasu, envoyé du gouvernement de Bogota en vertu du décret du 5 mai, par lequel Vénézuëla a été invitée à se réunir au reste de la Colombie. L'objet de cette mission est devenu une cause abondante de débats; il en est résulté cependant un décret de l'exécutif, d'après lequel il est autorisé à déclarer que Vénézuëla est disposé à entrer dans un pacte fédératif avec les autres sections de la Colombie. Ce décret a été présenté le 20 au congrès par le ministre des relations étrangères.

Le conseil du gouvernement a été solennellement installé le 13 du mois d'août par le général Paz. Il se compose de Diego Bantista Urdaneja, élu aux fonctions de vice-président par le congrès le 19 juillet, et des ministres de la guerre, de la marine, de l'intérieur, des relations étrangères et du trésor.

## ÉTATS-UNIS.

### NEW-YORK.

#### SOUSCRIPTION AU PROFIT DES BLESSÉS.

MM. S. Charraud \$5, P. Chateaufort 3, P. D. 2, Vanez 2, Joseph Boyer 3, A. Bonneset 2, Charles Langlois 10, J. A. Fleuret 5, F. G. Berteau 5, Aimable Grossier d'Orléans 2, Valentin Pelletier 2, V. Pelletier fils 5, A. Batby 2, P. 2, Mills Brothers & Co. 25, Laurent Salles 40, F. Varet & Son 20..... Total \$135 00  
Première liste, 973 00  
Deuxième liste, 679 00  
Troisième liste, 286 75  
Quatrième liste, 53 00

Total général..... \$2,126 75

Plus un Napoléon d'or de 20 francs.

Les paquebots *Hannibal* et *Florida*, venant de Londres et Liverpool, ont apporté les journaux de Londres jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre et de Paris jusqu'au 29 août. Nous en avons extrait les nouvelles les plus intéressantes. Notre Correspondant Parisien ayant pris une part active aux derniers événements, nous avait un peu négligés. Il a quitté le mousquet pour reprendre la plume, et par l'*Edouard Quessel* nous avons reçu de lui une nouvelle lettre qui ne peut manquer d'attirer l'attention de nos lecteurs.

### LETTRES ÉCRITES DE FRANCE, AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

No. LIV.

PARIS, ce 18 août 1830.

MONSIEUR,

Qu'il s'est passé de choses depuis que je vous ai écrit ! Un volume entier, et peut-être le plus curieux, le plus admirable de tous, a été ajouté à l'histoire de France. C'est pour l'Europe et le monde un sujet d'étonnement et une grande leçon ; pour nous mêmes, témoins de ces prodigieux événements, c'est encore un rêve. Oui, monsieur ; la monarchie de quinze siècles, cet échafaudage dont le rétablissement avait tant coûté aux nations coalisées, cette œuvre laborieuse de l'Europe soulevée pendant trente ans contre nous, Paris l'a renversé en trois jours. J'ai vu, de mes yeux vu, s'évanouir cette dynastie honteuse et vermoulue qui s'est éteinte dans le sang de six mille Français ; j'ai vu l'attaque et la défense, l'une horrible, l'autre sublime, et je ne crois pas que jamais pareil spectacle ait été offert par une nation. On a célébré partout l'héroïsme des Parisiens ; les formules les plus pompeuses de l'hyperbole ont été déployées ; et cependant pour la première fois peut-être, les louanges sont restées audessous de leur objet, les tableaux audessous de la réalité. Rien n'est plus beau que ce dont nous avons été témoins, rien n'est plus miraculeux : il faut mourir après avoir assisté à de semblables scènes : il faut emporter avec leur souvenir toutes ses illusions, toute son admiration pour l'héroïsme humain.

Empêché de vous écrire depuis trois semaines par un concours de circonstances qui me serviraient d'excuse suffisante, je viendrais bien tard pour vous retracer le récit des victoires parisiennes. Vous en avez trouvé la relation plus ou moins complète dans les journaux. Ils vous ont appris comment le coup-d'état des ministres de Charles X a été suivi à l'instant d'un soulèvement universel, comment on s'est battu pendant deux jours dans tous les quartiers de Paris, et de quelle manière les troupes du tyran, après avoir fusillé, mitraillé les citoyens, ont été forcées de battre en retraite. Des volumes se préparent, qui conserveront les détails de ces immortelles journées, et placeront en regard le non des traitres, et celui de leurs nobles victimes. On vous a dit également comment, après deux jours passés dans l'absence de toute organisation sociale, un gouvernement provisoire s'est créé de lui-même, presque sous le feu du canon ; le général Lafayette, notre concitoyen et le vôtre, a pris le commandement d'une garde nationale renaissant comme par miracle ; et la ville de Paris s'est, en un moment, retrouvée calme, majestueuse ; puis vous savez encore que Charles X retira à Saint-Cloud, et entendait la messe, pendant qu'on mitraillait son peuple, abandonné bientôt de ses serviteurs et de ses ministres, a été contraint de prendre la fuite : qu'arrivé à Rambouillet, il a montré une hésitation dont trente mille Parisiens l'ont bientôt averti de se défaire ; et qu'enfin il a fallu partir les larmes aux yeux pour Cherbourg, où après un long voyage, il s'est embarqué il y a deux jours. Les circonstances de détail, après cet exposé sommaire, ne vous ont pas manqué. Elles sont innombrables. Trois énormes suppléments du *Constitutionnel* vous donnent une partie des faits héroïques des parisiens. Quand aux faits politiques, l'adoption de notre vieux et cher

drapeau tricolore, la réforme de la charte constitutionnelle, l'appel au trône de la branche d'Orléans, et l'avènement de Louis-Philippe 1<sup>er</sup> après l'acceptation de la loi fondamentale, tous ces événements merveilleux vous sont également connus. Vous n'ignorez pas non plus que toutes ces mesures ont été accueillies avec enthousiasme par la grande majorité des Français, et sanctionnées par les ambassadeurs des cabinets de l'Europe ; car Charles X et sa famille n'emportent avec la haine et l'indignation de la France, que le mépris ou l'indifférence des puissances étrangères.

Le voilà donc fait notre 1688, et fait en un instant par un mouvement spontané, sans déchirements, et sans convulsions ! un moment nous avons eu des craintes sérieuses. Il est au milieu de nous une glorieuse jeunesse, fille de la révolution, nourrie de ses doctrines, et qui avait conçu dans l'illusion de son cœur la possibilité d'établir en France un gouvernement républicain, sur les mêmes bases que celui des États-Unis, avec un président, et des états fédératifs. A la tête de cette république ils plaçaient notre Lafayette, qui, familiarisé avec le beau système qui vous régit, ne paraissait pas éloigné de le croire applicable dans notre pays. Aussitôt après la victoire des Parisiens, et la déchéance du roi Charles X, ces jeunes gens se sont réunis en club ; ils se sont échauffés par de mutuelles, d'ardentes discussions. Quelques journaux, la *Tribune* et le *Figaro*, se sont proclamés leurs organes. Bientôt arrivés à un point d'exaltation incroyable, ils se sont partagés et un nouveau club, sous le nom des amis de la souveraineté du peuple, s'est élevé, plus ardent encore que le premier. On pense bien que les actes du gouvernement ne les ont pas complètement satisfaits ; ils ont vu avec peine le duc d'Orléans appelé à la lieutenance générale du royaume ; ils n'ont rien négligé pour qu'il ne fût pas appelé au trône, demandant à grands cris la convocation des assemblées primaires, l'élection d'une assemblée nationale, et voulant que le peuple fût consulté sur la question de savoir s'il fallait élire un roi. Les modifications apportées à la Charte leur ont paru tout-à-fait insuffisantes. D'abord, disaient-ils, la Chambre n'avait pas le droit de faire une constitution ; son incompétence était évidente ; et ensuite la charte octroyée par Louis XVIII était un instrument usé que la victoire des Parisiens avait mis en pièces. Il fallait une constitution nouvelle, et surtout populaire ; un ordre de choses nouveau, une transformation complète de la société.

Si ces jeunes enthousiastes se fussent bornés à prêcher leurs doctrines, et eussent demandé à la seule persuasion le succès de ces théories, ils n'auraient excité nulle inquiétude. Mais ils essayèrent d'agir sur les masses. On vit paraître des provocations à l'insurrection, des affiches incendiaires dans lesquelles on cherchait à soulever le peuple par l'abolition des impôts. Des manœuvres, on passa aux voies de faits ; et alors cela devint très-grave : d'autant plus encore que l'on acquit la certitude qu'au milieu de cette consciencieuse jeunesse, s'étaient glissés des hommes équivoques, des séides du ministère polignac, des congréganistes devenus républicains, parlant plus haut que les autres, et cherchant par leurs exagérations calculées à produire des désordres dont ils pussent profiter. Ces individus conseillaient l'insurrection contre la chambre des députés, l'enlèvement du gouvernement provisoire ; ils voulaient allumer la guerre civile.

Tandis que le parti républicain s'agitait ainsi, entraîné par des passions réelles, et par des passions simulées, un autre parti moins nombreux, mais toutefois ayant aussi quelque puissance, cherchait par ses intrigues à conserver le trône au duc de Bordeaux. Vous avez vu dans nos feuilles que Charles X aux abois a essayé d'abdiquer en faveur du duc de Bordeaux. Cet ex-roi, trop bien informé de la répugnance de la France entière pour un enfant dont la légitimité est fort contestée, avait imaginé, comme dernière ressource, de nous jeter en parlant ce brandon de discorde. Le duc de Bordeaux avait un appui dans la chambre des pairs, et quelques voix dans la chambre des députés. Il était particulièrement soutenu par le référendaire Sémonville, intrigant de toutes les époques, par le vicomte de Chateaubriand, toujours partisan chevaleresque des Bourbons ; par le duc de Fitz-James, par M. Hyde de Neuville, et plusieurs autres.

Telles étaient les deux difficultés entre lesquelles se trouvait placé le gouvernement, difficultés d'autant plus grandes qu'elles se compliquaient l'une par l'autre, plus d'un partisan du duc de Bordeaux se faisant républicain pour arriver à son but par le désordre et la guerre civile : calcul qui s'explique très bien par ce mot d'un grand seigneur du faubourg Saint-Germain qui, interrogé sur le mouvement des affaires, répondit : « cela ne va pas si mal : aujourd'hui vous avez le duc d'Orléans ; dans un an vous aurez la république, et dans deux ans le duc de Bordeaux. »

Au milieu de ce choc des intérêts et des partis, dans un moment où l'autorité privée de tout moyen d'action, n'existait pour ainsi dire nulle part, la chambre des députés s'est trouvée dans une position redoutable. Trois jours il y a eu un grand danger. C'était le moment où elle discutait la proposition de M. Bérard. La salle des séances était environnée d'une foule immense ; des groupes nombreux discutaient avec chaleur leurs opinions respectives. Il fut question plus d'une

fois dans les écoles de se porter au sein même des délibérations pour les empêcher. Et comme dans de pareilles crises les torts sont toujours réciproques, la chambre prêtait trop le flanc aux attaques par sa tiédeur, par ses tatonnements, par sa mollesse en présence de l'inflammation des esprits. Un vœu général s'était prononcé pour la dissolution et le renouvellement complet de la chambre des pairs et des tribunaux, tous deux remplis de créatures de Charles X, et devenus comme l'égout de toutes les corruptions et de tous les fanatismes. La chambre élective n'a pas satisfait à ce vœu. De la chambre des pairs elle n'a chassé que les membres promus sous Charles X, et des tribunaux elle n'a rien changé, se contentant de renouveler les parquets. On lui demandait également de supprimer l'hérédité de la pairie ; et elle n'a osé le faire, ajournant la question à l'année prochaine. Enfin il existe dans cette assemblée un sentiment de personnalité, une sorte de vieille routine qui la mettent en désharmonie complète avec l'opinion du pays. Vous comprenez dès-lors que les violences que les républicains voulaient exercer contre cette assemblée ne trouvaient que trop de prétextes.

A dieu ne plaise, Monsieur, que je cherche à jeter de la défaveur sur les principes qui ont présidé à l'établissement des républiques ! ma main se sécherait plutôt que d'écrire un mot contre ces doctrines que je chéris, et dont tout ce qui pense en Europe est idolâtre. Mais malheureusement les lois ne sont bonnes pour un peuple que lorsqu'il peut les supporter. Notre vieille civilisation française n'irait point à la république, sans arriver en même temps au désordre, à la guerre civile, qui finirait par ramener le despotisme militaire. Il faut un peuple jeune, ayant des mœurs sobres et fortes, pour les institutions républicaines. Chez nous les choses ont besoin d'être gouvernées : et d'ailleurs, pourquoi nous laisser abuser par des mots ? un gouvernement constitutionnel, solidement et largement établi, n'a-t-il pas tous les avantages des républiques, sans en avoir les dangers ? La France, quelque brave qu'elle soit, a besoin de rester en paix avec l'Europe ; et l'Europe s'alarmait d'une république implantée au milieu du continent. D'ailleurs la question chez nous fut-elle réduite à une simple question de majorité, elle serait encore perdue. Tout le monde en France a des idées républicaines et personne ne veut de république. La chambre a donc bien fait et de se déclarer compétente et de proclamer le duc d'Orléans, roi des Français.

Cette mesure, appelée de tous les vœux, a produit une satisfaction générale. Tous les départements sans exception ont été ravis d'un dénouement qui calme les esprits, qui rassure le commerce, et qui promet le prompt rétablissement de l'ordre public. Les formes qui ont accompagné l'appel de Louis-Philippe 1<sup>er</sup> au trône, ont d'ailleurs réuni tous les suffrages. Quel spectacle pour une nation tout à l'heure encore opprimée que celui d'un roi acceptant le pacte social, le signant en présence des représentants de la nation, et le reconnaissant comme une condition *sine qua non* de son existence. Le jour de l'avènement de Louis-Philippe est un de ces jours historiques qui retentiront dans les siècles. Les républicains, harangues par M. de Lafayette, ont bientôt reconnu que l'établissement d'un trône était réclamé comme une nécessité, et que les Français ne pouvaient encore se constituer en république. Ils sont insensiblement devenus calmes ; s'ils n'ont point changé d'opinion, ils se sont soumis au vœu général.

Il n'en est pas de même des absolutistes. Ceux-ci désespérés de voir le trône et le budget leur échapper : les nobles, avec une foule d'agens honteux de Polignac, loin de renoncer à troubler l'ordre, se sont répendus dans le peuple ; ils sèment l'or ; ils prodiguent les promesses pour arriver à l'insurrection. Ce sont eux qui, par des machinations criminelles, sont parvenus à soulever un nombre considérable d'ouvriers. Nous avons sous les yeux les proclamations dans lesquelles ils les invitent à briser les mécaniques, les machines à vapeur, à demander l'expulsion des ouvriers étrangers. On les a vus mêlés aux groupes du peuple, tenant des discours incendiaires. Nous espérons que de telles manœuvres ne demeureront pas impunies.

Voici notre situation actuelle : le roi est sur son trône. Son gouvernement est en activité. Si tous les choix ne sont pas complètement satisfaisants, il en est beaucoup qui obtiennent l'approbation publique. Les chambres se hâtent de délibérer quelques lois nécessaires. Mais si tout paraît marcher, de grands embarras existent. L'ébranlement du sol par l'insurrection a laissé des traces profondes : et il faut du temps pour qu'il puisse se rasseoir. La destruction méritée des troupes de police, de la gendarmerie par exemple, laisse l'autorité sans force publique pour exécuter ses ordres, pour maintenir la tranquillité. L'impôt des barrières se paie difficilement ; d'autres ne se paient plus du tout. Paris est comme abandonné à lui-même ; et cependant les désordres ne sont pas nombreux. Enfin les masses ont une certaine propension à se soulever qui effraie les hommes sages. Espérons que bientôt un gouvernement investi de la confiance générale, parviendra à triompher de ces difficultés, et que la révolution glorieuse de juillet 1830, portera des fruits qui n'auront point d'amertume !

Agréez, Monsieur, etc.

LE CORRESPONDANT PARISIEN.



## SCIENCES.

## OPINIONS NOUVELLES SUR LE PRINCIPE DE LA VIE.

Le système de la vie est un de ceux qui ont le plus excité la curiosité des observateurs et provoqué les recherches philosophiques. Les questions ardues qu'il faut résoudre avant de l'aborder auraient arrêté beaucoup trop longtemps et lassé la patience des investigateurs ; on a fait des systèmes et avec le secours de ces guides, plus que suspects, on a cru pouvoir marcher en sûreté et parvenir à dérober le secret de la nature ; voyons comment on a réussi.

Il est inutile de passer en revue les opinions des anciens philosophes, qui dissertaient beaucoup, et n'observaient point. Comme l'étude de la nature n'était pas leur objet, et que chacun d'eux avait la prétention de se faire une doctrine particulière, tout ce qu'ils ont pensé, écrit, enseigné, ne peut contribuer en aucune façon aux progrès des sciences, soit en fournissant des idées, soit en indiquant des méthodes. C'est encore aujourd'hui la manière de procéder des Allemands, et celle qu'il importe le plus d'éviter, car c'est le moyen de marcher toujours sans jamais avancer.

L'étude des phénomènes de la vie est donc toute moderne ; elle dut être confiée d'abord aux naturalistes et aux médecins ; plus tard, les chimistes ont aussi apporté le fruit de leurs travaux. Les expériences de Fontana sur les poisons firent voir que la cause de la vie, de quelque nature qu'elle soit, est proportionnelle aux masses. Spallanzani et Hunter allèrent plus loin ; ils démontrèrent que les parties détachées d'un corps vivant contiennent encore un principe, qui empêche l'action de certaines affinités, et qui jouit par conséquent de propriétés chimiques particulières. Ces faits capitaux appartiennent maintenant à la science, et ils doivent faire partie de toute doctrine raisonnable, de toute véritable théorie des corps organisés et vivants.

Quelques observations microscopiques ont fait naître une doctrine qui n'a pas été accueillie avec faveur par les psychologues ; elle attribue la faculté de la vie à la combinaison d'une multitude de corpuscules qui, eux-mêmes, ont une existence individuelle, et qui, lorsque le grand corps qu'ils formaient a été frappé par la mort, peuvent, par la dissolution qui s'opère dans ses parties, aller concourir à la formation d'autres corps animés. Cette hypothèse qui a beaucoup de rapports avec les monades de Leibnitz, et qui se rapproche aussi des opinions d'Epicure, de Lucrèce, de Plin et de Lucien, n'a point évité le reproche de servir de fondement au système de la métempsychose, et de mener tout droit à l'athéisme ; on ne pouvait pousser la sévérité plus loin, et il est au moins probable qu'on a excédé les bornes de l'équité. Sans changer le fond de cette doctrine, Newton eût pu l'adopter et la joindre à son système sur les attractions moléculaires ; or, le nom seul de cet homme aussi remarquable par sa piété que par son génie, suffit pour absoudre des opinions qu'il n'eût pas repoussées. On peut donc les suivre sans crainte aussi longtemps qu'elles ne seront pas contredites par l'observation. Jusqu'à présent, elles combient d'accord avec les faits connus et les découvertes les plus récentes de MM. Edwards, Dumas, Dutrochet, Prevost et autres observateurs. Il paraît résulter de leurs découvertes qu'un animal, qu'une plante quelle qu'en soit la dimension, sont des amas de millions, de milliards de corpuscules vivants, de même qu'une pyramide est un amas de pierres ou de briques ; leurs combinaisons diverses, dans un individu, forment des chairs, des nerfs, des fluides capables de pénétrer dans toutes les parties, de les nourrir, de les développer, de les mouvoir. Les débris d'animaux, ramenés à l'état de monades ou d'atomes vivants, peuvent entrer dans la composition d'un végétal et réciproquement. En accordant à ces savants toute la confiance qu'ils méritent, en supposant qu'aucune illusion n'a pu les séduire, qu'ils ont surmonté toutes les difficultés des observations microscopiques, il sera difficile de se refuser aux conséquences qu'ils en tirent : il est donc important d'examiner leurs expériences avec une scrupuleuse attention, de scruter les procédés et les instruments, avant de discuter les résultats. Commençons par les expériences.

On ne peut pas dire que M. Edwards ait rien découvert, car les faits de ses recherches ont été reconnus et annoncés par d'autres. Quelques variétés d'animalcules infusoires, ou si l'on veut, quelques espèces de plus dans cette classe de zoologie n'ont véritablement aucune importance pour les progrès de l'histoire naturelle. Il n'est certainement pas permis de regarder ces animaux comme des monades, des atomes, des matériaux pour la construction des grands corps organisés. S'il était vrai, comme on a cru pouvoir le déduire des observations, que ceux dont on a mesuré les dimensions ont un diamètre d'un huit millièmes de pouce, comment admettre que des géants de cette taille sont le dernier degré, l'élément de la nature vivante ? Ne peuvent-ils pas être pourvus d'organes pour se nourrir et se multiplier ? Dans une sphère d'un huit millièmes de pouce de diamètre, le nombre de molécules de carbone d'hydrogène, d'oxygène, etc., que l'on pourrait mettre à l'aise, sans contact immédiat, surpasse nos moyens d'évaluation. Les animaux infusoires sont tout-à-fait dans le même cas que le rotifère, le tardigrade et les autres animaux dont Spallanzani nous a donné la description, qui échappent à l'œil non armé d'un microscope, qui ne se meuvent qu'à l'œil non armé d'un microscope, et qui subissent par le dessèchement une mort apparente que la plus petite goutte d'eau peut faire cesser après un intervalle de plusieurs mois, d'une année et peut-être plus encore, au gré de l'observateur. Il faut, à l'appui de ces observations et les faits qui servent de base aux nouvelles théories sur les corps organisés ne sont pas propres à révéler les mystères de la vie. On a pris les limites actuelles de nos perceptions pour celles de la nature, sans considérer que nos moyens d'investigation pourraient être perfectionnés, que nous serons quelque jour en état de découvrir des corps vivants, que leur petitesse nous dérobe encore, et qu'avec des connaissances aussi incomplètes que celles que nous possédons maintenant, il ne faut pas nous presser de construire des théories.

Le besoin de savoir est quelquefois impatient, et peut entraîner les meilleurs esprits au-delà des bornes de la prudence : de la cette multitude de systèmes élevés et détruits succèdent

sivement, sans profit pour la science, et qui absorbent en pure perte une activité intellectuelle bien digne d'un meilleur emploi. Dans les recherches dont il s'agit, on s'est arrêté, lorsqu'il fallait aller plus loin, par des routes qu'il s'agissait avant tout de reconnaître. L'univers microscopique est plein d'illusions que nous n'avons encore aucun moyen de corriger, parce que nous n'y sommes guidés que par un seul sens, celui-là même qui nous tromperait le plus souvent, si nous n'avions point appris à rectifier ses perceptions en interrogeant le sens du toucher, scrutateur beaucoup plus attentif. De plus, lorsqu'on observe, à l'aide du microscope, l'expérience acquise par l'œil pour estimer les distances, connaître les formes et apprécier les dimensions des objets, lui devient inutile : ce sont de nouveaux phénomènes d'optique auxquels il faudrait consacrer une étude spéciale. On dirige une forte lumière sur l'objet que l'on veut observer : si cet objet est tellement petit qu'il soit permis de le regarder comme un point lumineux, ses dimensions réelles ne seront-elles pas excessivement amplifiées dans l'œil de l'observateur ? A-t-on, dans ce cas, un moyen de séparer l'illusion produite à la fois par l'instrument et par l'organe de la vision ? Si l'on se trompe inévitablement sur la grandeur des objets, on est tout aussi exposé à des erreurs sur leurs formes. Ces objets sont donc mal connus ; on ne peut en acquérir que des notions trop incertaines pour qu'on les mette au nombre des connaissances acquises, et, à plus forte raison, pour qu'elles deviennent la base d'une théorie.

On a cru voir un mouvement spontané dans les corpuscules que le microscope fait découvrir dans les infusions de matières animales ou végétales : ici de nouvelles incertitudes viennent embarrasser l'observateur, qui craint de se méprendre sur les causes et leurs effets. C'est une goutte d'eau qui recèle les objets que l'on veut observer ; la lumière est dirigée et concentrée sur cette goutte au moyen d'une lentille ; elle y produit une chaleur inégalement distribuée, et par conséquent une agitation, un bouillonnement qui entraînent les petits corps nageants dans cet océan relatif. Pour avoir le droit d'affirmer que ces corps ont un mouvement qui leur est propre, il serait nécessaire de connaître parfaitement celui du liquide : on aurait ensuite à examiner si les corpuscules recèlent en eux-mêmes le moteur qui leur imprime le mouvement, ou s'ils obéissent à une impulsion extérieure, telle que celle de l'électricité ou de quelque autre agent ignoré. Il n'est donc pas suffisamment constaté que les corps flottants dans les infusions soient des animalcules ; que devient alors une doctrine fondée sur cette hypothèse ? Le flambeau s'éteint entre les mains du naturaliste : qu'il revienne sur ses pas ; cela sera plus sage que de s'obstiner à marcher dans les ténèbres.

## STATISTIQUE.

## FORCE MILITAIRE DE LA SUISSE.

On nous transmet de Genève quelques renseignements qui viennent d'être publiés sur la force militaire de la république helvétique ; nous croyons devoir les communiquer à nos lecteurs. Plusieurs personnes ont paru penser que ce pays ne sera pas en état de maintenir sa neutralité contre une puissance ennemie de la France. C'est cette opinion que les réflexions suivantes cherchent à combattre.

Les contingents fédéraux s'élèvent à 66,332 hommes, et comme chaque canton dépasse sa quote-part, on peut les porter hardiment à 72,000 miliciens, dont les plus âgés (à l'exception des officiers et des sous-officiers) n'ont guère plus de 30 ans. Il faut ajouter à ce chiffre les troupes capitulées servant à l'étranger, dont le nombre s'élève à environ 18,000 hommes, et qui doivent toutes rentrer dans leur patrie en cas de guerre.

Le nom de miliciens emporte souvent avec soi l'idée de quelque chose de peu redoutable, quand on les compare aux troupes réglées ; mais il n'en est pas de même lorsque toute la force de l'état repose sur eux. Que l'on vienne en Suisse à l'époque des exercices dans chaque canton, ou à l'époque des revues fédérales, ou à l'école de Thoun, et l'on pourra s'en former une idée. On verra des hommes tout aussi bien équipés, organisés et instruits, que les meilleurs soldats des autres pays de l'Europe.

Dans les guerres de l'Amérique du Nord, ce sont des milices qui battirent les troupes anglaises, et firent prisonnière l'armée entière du général Burgoyne, à Saratoga. Ce fut aussi à des milices que le corps du général Dupont, fort de 22,000 hommes, se vit obligé de se rendre en Espagne (les troupes anglaises n'y étaient pas encore) ; et certes ni les Américains ni les Espagnols n'étaient organisés comme le sont aujourd'hui les Suisses, qui, dans vingt-quatre heures, peuvent être mis en pleine activité de service. En conséquence, admettons qu'il y ait seulement 90,000 Suisses sous les armes : on conviendra que, pour les attaquer, il faudrait bien 90,000 hommes de troupes étrangères ; il faudrait encore un bon tiers en sus pour garder le pays à mesure qu'on avancerait, et ce nombre n'est pas exagéré, puisqu'on aurait à contenir une population toute militaire.

Ainsi la simple invasion de la Suisse, avant de parvenir au but qu'on se proposerait, c'est-à-dire, d'arriver à l'ennemi, exigerait au moins 120 à 130,000 hommes.

Mais ce n'est pas tout : la Suisse, outre ses contingents fédéraux, possède les réserves cantonales, dont le nombre n'est pas fixé. Si cependant nous en jugeons par quelques cantons qui nous sont connus, on ne peut évaluer à moins de six hommes sur cent le nombre des individus valides, âgés de moins de 45 ans ; ce qui fait bien, non compris le contingent, 120,000 hommes, qui ont presque tous passé par les contingents, et sont, comme eux, armés, équipés et organisés. Viennent ensuite les hommes qui ont achevé leur temps dans les réserves : le nombre en est encore inconnu ; mais la plupart, âgés de 45 à 60 ans, seraient prêts à combattre pour leurs familles et leurs propriétés. La Suisse est un pays pacifique par nature, mais il ne faut pas oublier que tout homme y est soldat et se trouve au service de la patrie. La république helvétique est une véritable colonie militaire, celui qui ne saurait pas manier son fusil serait considéré comme un citoyen inutile.

Ainsi la Suisse possède en contingents fédéraux.....	72,000 hommes.
En troupes capitulées, qui doivent rentrer, si la patrie les réclame, et qui existaient sous un autre forme, si les capitulations venaient à cesser.....	18,000
En réserves cantonales qui vont être organisées fédéralement.....	120,000
Effectif.....	210,000 hommes.

Plus, en hommes sortis des réserves, de l'âge de 45 à 60 ans, un nombre inconnu.

On ne s'est pas occupé, il est vrai, de créer de la cavalerie, mais on a organisé une nuée de carabiniers, qui, à quelques cents pas, choisissent leur homme, et le frappent sur le bouton qu'ils ont désigné. Retranchés derrière les haies et les défilés, pas un officier ne leur échapperait. Un pays de montagnes se passe plus facilement de cavalerie qu'un autre. Il ne s'agit pas de grandes batailles rangées, mais d'embuscades, de petits combats. Sans doute, il résulterait de ce genre de guerre l'occupation de quelques parties du territoire, et ce serait un grand malheur pour celles qui subiraient le joug ; mais il faudrait s'y soumettre pour le bien général. La résistance des petits cantons de Schwitz et Unterwald, à la fin du siècle dernier, fait assez comprendre quelle serait la nature de cette lutte. Deux ou trois mille pères, sans autre organisation que celle qu'ils devaient à leur dévouement, résistèrent pendant trois jours à toute l'armée de Schaubourg, détruisirent des milliers d'ennemis, et n'auraient jamais cédé, s'ils n'avaient été trahis par un moine, dans lequel ils avaient placé leur confiance, et qui indiqua un sentier, pour tourner cette poignée de laves.

Mais 210,000 hommes pourraient bien ne pas s'occuper seulement à défendre leur territoire. Il ne serait pas même impossible de voir leurs armes se réunir à celles de la puissance qu'on prétendrait attaquer à travers leur pays. L'Autriche réfléchira sans doute avant d'essayer une invasion qui rallierait contre elle la Suisse et la France, dont les troupes se porteraient au cœur de l'Allemagne, et la France hésiterait également avant que de forcer les Suisses à se joindre aux armées allemandes, et à mettre ainsi à découvert soixante-dix lieues de ses frontières.

Ici on objectera probablement que la Suisse n'a pas d'argent pour entretenir son armée ; mais des troupes nationales combattant au sein de leur pays et pour leur pays, peuvent se passer de solde mieux que d'autres ; ensuite la politique européenne est assez connue, pour savoir qu'il y aura toujours une ou deux grandes puissances qui trouveront leur avantage à fournir les moyens nécessaires à la défense de cette contrée. Il n'y aura pas là de sentiment, car en politique il n'y faut pas compter ; mais de la convenance, parce que de tous les moyens d'empêcher certains accroissements de pouvoir qui seraient dangereux, ce sera le plus efficace et le plus économique.

Si la république n'a pas défendu ses frontières en 1814, c'est qu'elle n'était pas seule fatiguée du joug de Napoléon, qui, en échange de quelques services, lui avait imposé l'obligation de fournir à ses armées un corps de douze mille hommes, qu'il envoyait se fondre chaque année dans les pays lointains. D'ailleurs, n'était-il pas permis à des Suisses de conserver du ressentiment pour l'invasion française de 1798, pour les spoliations qui l'accompagnaient, et les épouvantables dévastations qui en furent la suite ? La population entière de quelques cantons fut traquée et moissonnée en détail, après que l'armée eut été battue ; tout fut mis à feu et à sang ; des centaines d'enfants abandonnés erraient dans les forêts, n'ayant plus d'asile, plus de parents, plus d'amis ; les autres cantons furent obligés de se les répartir, pour qu'ils ne mourussent pas de faim. De pareils souvenirs ne s'effacent pas si vite.

Quant aux routes du Simplon et du Saint-Gothard, qui nous mettent, dit-on, à la merci des étrangers, il ne faudrait que quelques heures pour les détruire ; car on a déjà assez de peine pour les maintenir praticables dans la belle saison, et d'ailleurs rien ne serait plus facile que de protéger ces passages par quelques forts préparés à l'avance. En supposant même que les armées ennemies franchissent ces monts et pénétrassent dans les vallées du Rhône et du Rhin, on pourrait, à bon marché, les y cerner et les affamer. Peu s'en fallut, lorsqu'en 1815, l'armée de Frimont entra dans le Valais, qu'elle ne s'y vit arrêtée et acculée par 12 ou 15,000 Français. Sans les chasseurs tyroliens qui descendirent à marches forcées par le Saint-Bernard, et s'emparèrent du défilé de Saint-Maurice, quelques heures avant les Français, c'était une armée de 50,000 hommes bloquée et refoulée, à moins que les Suisses ne l'eussent secourue.

La Suisse a été battue, en 1798, par l'armée de Brune. C'est encore vrai ; mais alors elle n'avait aucune organisation centrale. Ce fut le canton de Berne, à peu près seul, qui fut battu ; le reste ne prit point part à la défense générale, la révolution était dans le cœur du pays : car non-seulement l'aristocratie presque partout s'était emparée du pouvoir ; mais elle tenait sous le joug de hommes qui se voyaient privés de tout intérêt public, de tout place, de tous droits politiques.

Maintenant les Suisses sont égaux ; au lieu de treize cantons sans lien social, il y en a vingt-deux, présentant une masse compacte, au moyen du pacte fédéral, dont, chaque année, les anneaux se resserrent davantage. En outre, un penchant général à la nationalité se fait sentir et augmente de jour en jour parmi nous. La partie intellectuelle de la nation se forme en associations, telles que les sociétés d'Utilité publique, des Sciences naturelles, de Musique, de Zoffingue, dont les membres se rassemblent chaque année, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre. La partie la plus virile fraternise par de nombreuses sociétés militaires. A peine la société des carabiniers existe-t-elle depuis quatre ans, et déjà cette année, plus de deux mille carabiniers se sont rendus à Fribourg, pour s'exercer au tir, et fortifier leur union fédérale. Là, point de supériorité ; les uniformes même y sont défendus, pour ne pas établir des distinctions de grades. Ces amitiés patriotiques valent encore mieux que les traités : elles prouvent le besoin de se rapprocher, de se reconnaître, de rivaliser ensemble de talents ou de courage, et forment un faisceau durable de toutes les parties de la Suisse.....

F. T. P.



## VOYAGES.

## LES BÉDOUINS, OU ARABES DU DÉSERT,

PAR LE CÉLÈBRE JOHN LEWIS BURCKHARDT.

Nous n'extrairons ici du travail volumineux de l'illustre voyageur que les traits les plus curieux du caractère de ces races nomades, et certaines anecdotes recueillies sous les tentes mêmes des hordes du désert. Nous éviterons ainsi aux lecteurs la tâche fatigante de feuilleter quatre volumes, qui sans doute appellent à un haut degré l'attention des savans, mais dont l'immense majorité du public ne peut goûter que les extraits les plus intéressans.

Ce qui nous frappe surtout, nous peuples de l'Europe habitués des long-tems à toutes les aisances de la vie civilisée, c'est l'extrême frugalité des Arabes, disons mieux, la diète continuelle à laquelle ce peuple s'est assujéti. C'est par ce système de la plus sévère abstinence que l'on peut expliquer la force physique et l'état de santé presque inaltérable dont jouissent ces hommes du désert. Cependant chez ce même peuple il est certains cas où la continuité des privations a des effets funestes sur des individus moins fortement constitués que d'autres. Le traitement adopté par les Arabes pour combattre ces maladies paraît reposer sur le principe de la contre-irritation, ce qui indique chez ce peuple l'existence d'un système très-énergique de chirurgie. Laissons parler l'auteur.

Les Arabes se plaignent souvent d'obstructions à l'estomac. Ces accidens peuvent être attribués avec raison à leur manière constamment uniforme de se nourrir. Le lait de chameau fait, comme on le sait, leur boisson habituelle ; et il est probable que les incommodités de ce genre seraient plus fréquentes chez ce peuple, si elles n'étaient prévenues par un purgatif fort simple qui est l'eau salée, dans les cas de ce genre et dans ceux d'une autre nature d'affections pectorales, par exemple (*reikh en arabe*) le seul mode de guérison en usage est le *kei*, ou brûlure de la peau sur toute la partie malade, au moyen d'un fer rouge. J'ai vu plusieurs individus relevés de maladie, dont le corps était tout couvert des stigmates de ces opérations douloureuses. Il est certain que le *kei* a mainte fois produit des résultats bienfaisans. Au lieu d'une simple brûlure superficielle de deux doigts environ de largeur, ils percent la peau à l'aide d'un morceau de fer rouge un peu mince, et passent un fil dans la plaie, afin de provoquer la suppuration. Le procédé est appelé dans leur langue *khelal*. Souvent au lieu de fer ils se servent du bois de *sindia*, espèce de chêne qui se trouve en grande quantité sur les montagnes de *Heish de Belkaa*. Une branche de cet arbre qui est d'un bois très-sec est frottée contre une meule de grès jusqu'à ce qu'elle acquiert une très-grande chaleur ; alors on l'applique dans cet état sur le corps du malade comme on fait pour l'instrument de fer dont je viens de parler. Ce n'est rien moins que le *mora* dont la science tire de nos jours un si grand parti.

Chez les femmes arabes le travail de l'enfantement est toujours de peu de durée. Quelquefois certaines d'entre elles mettent au monde leur fruit en plein air. Quand cela arrive, la mère frotte avec de la terre ou du sable son enfant aussitôt qu'il est né, l'enveloppe dans son mouchoir, et le porte dans la tente. Si les approches de l'enfantement se font sentir quand elle voyage, elle descend à terre, et sa délivrance a lieu derrière le chameau, sans qu'elle soit vue de personne. Elle remonte sur l'animal immédiatement après. La mère allaite son enfant jusqu'à ce qu'il soit capable de digérer une nourriture plus forte. Mais les femmes arabes ont très-peu de lait. Dans les derniers huit ou dix jours de leur grossesse, elles boivent en grande quantité du lait de chameau, pour augmenter ainsi le leur ; de cette façon, l'enfant s'habitue, comme on le voit, de bonne heure à cette boisson nourrissante, et même à l'âge de quatre mois, il l'avale à pleines gorgées.

Chez ce peuple, les femmes sont dans un état d'infériorité et de dégradation qui blesse à tous égards les rapports de tendre sympathie que la nature a mis dès le principe entre nous et ce sexe faible. La liberté illimitée du divorce dans ces pays prouve assez que la femme est exactement regardée comme un meuble dont on peut se défaire à volonté.

Le code criminel des Bédouins repose sur un principe unique, qui est le principe des amendes. Les peines sont graduées d'après les distinctions les plus curieuses : dans les cas de voies de fait, la place où l'homme attaqué a reçu le coup détermine assez ordinairement le plus ou moins de sévérité dans le châtiment que la loi inflige à l'agresseur. Dans le nombre infiniment varié de ces indemnités pécuniaires, on remarque surtout celle qui est exigée du meurtrier d'un chien de garde. Le cadavre de l'animal est suspendu en l'air par la queue, de façon que sa gueule vienne toucher la terre ; alors on prend la mesure du corps dans toute sa longueur, et un bâton de la même dimension est fiché en terre. Le meurtrier du chien est tenu de verser au pied du bâton autant de blé qu'il en faut pour le couvrir dans toute sa hauteur : le blé revient tout naturellement au possesseur du chien. J'ai ouï dire que le cadi de Constantinople avait adopté cet article du code des Bédouins, sauf cependant à s'informer, avant l'application de la peine, si le délinquant s'est trouvé dans le cas de la défense personnelle.

On sait qu'en fait de pillage, les Arabes ne font guère de distinction d'amis ou d'ennemis. Tout butin leur est bon, de quelque part qu'il vienne. Mais quand l'un des agresseurs est pris, il est traité d'une manière si singulière, que la description de cet étrange châtiment ne peut manquer d'amuser beaucoup le lecteur.

Tout voleur mis au secret, prend le nom de *har'amy*, et le géolier est appelé le *rab'at*. Pourquoi viens-tu ici ? demande le *rab'at* à son prisonnier ; et cette question est ordinairement accompagnée d'un coup sur la tête. « J'étais venu pour voler, répond le voleur, Dieu m'a perdu. » Alors le prisonnier est conduit à la tente du *rab'at*, où la prise d'un *har'amy* donne lieu à de grandes jubilations. De ce moment, le prisonnier devient l'objet de la plus stricte surveillance ; car les cas d'évasion, comme on va le voir, se présentent assez facilement.

Il est une coutume chez les Arabes qui a force de loi, et qui rentre assez dans les mœurs hospitalières de cette nation. Quand un individu est attaqué par un ennemi et court risques

de succomber, s'il peut toucher du pied ou de la main un tiers, fût-ce même le frère de l'agresseur, ou bien un objet quelconque porté par cette troisième personne, ou bien s'il peut seulement lui faire signe de loin en lui jetant une pierre, et criant en même tems. « *Ana dakheilak*, c'est-à-dire, je suis protégé, ou bien « *Jerany ballah wa bak ana dakheilak*. » Alors il ne court plus aucun danger, et le tiers présent est obligé de venir au secours de l'opprimé, ce qui même est très-souvent inutile, l'agresseur renonçant sur l'heure aux voies de fait.

On conçoit que toute la vigilance du *rab'at* doit tendre à prévenir l'évasion du *har'amy* au moyen de cette communication avec un tiers. Un trou est creusé en terre sous la tente où le prisonnier est détenu. Cette espèce de fosse a deux pieds de profondeur sur six à peu près de longueur. On couche le malheureux prisonnier dans cette fosse, on lui garrotte les pieds et les mains avec des chaînes plantées en terre et serrées entre deux pieux également fichés dans le sol, le condamnant à une immobilité complète. De longues perches, des sacs de blé et d'autres masses pesantes sont placées de travers sur la fosse, de manière à ne laisser au patient qu'une petite ouverture pour donner passage à l'air.

La détention du prisonnier peut se prolonger pendant 6 mois, s'il persiste dans son refus de payer sa rançon au *rab'at*. Ce terme expiré, on lui permet assez ordinairement de se racheter à des conditions modérées ; ou bien il doit sa liberté à quelque bonne fortune. Je citerai un de ces hasards heureux qui amènent quelquefois la délivrance du *har'amy*. Si de ce trou, que l'on peut bien appeler son tombeau, il peut parvenir à cracher au visage d'un homme ou d'un enfant, c'est comme s'il avait touché un protecteur ou un libérateur. Est excepté cependant le fils du *rab'at*. Ou bien si un enfant lui donne un morceau de pain, le *har'amy* s'autorise de ce privilège d'avoir mangé avec son libérateur : et quand bien même ce libérateur serait un des plus proches parens du *rab'at*, le détenu est libre de droit ; on lui ôte ses fers et il retourne dans sa tente, un peu fatigué, il est vrai, de la position singulière à laquelle on l'a soumis. Quelquefois, il trouve moyen de se débarrasser de ses chaînes en l'absence du *rab'at* ; dans ce cas, il s'échappe dans la nuit, et va chercher un refuge dans la tente voisine, se déclarant le *dakheil* du premier individu qu'il rencontre ; et il regagne ainsi sa liberté. Mais rarement pareille chose arrive. Car le malheureux détenu est nourri avec une telle parcimonie que son extrême faiblesse l'empêche ordinairement de faire aucun effort extraordinaire. Mais ses amis parviennent à le délivrer soit de vive force, soit par un stratagème dont je vais donner la description.

Une parente du prisonnier, le plus ordinairement sa propre mère ou sa sœur déguisée en mendiante, est accueillie comme une pauvre hôte par l'Arabe de sa tribu qui est le géolier du *har'amy*. Après avoir pris connaissance du lieu, l'étrangère s'y introduit pendant la nuit, une pelotte de fil dans ses mains. Elle s'approche de la fosse où est couché le prisonnier, tâche de lui introduire dans sa bouche un bout du fil qu'elle tient, ou de le nouer autour de ses pieds. Le patient est ainsi prévenu que l'on vient à son secours. La femme se retire, dévidant derrière elle sa pelotte de fil, jusqu'à ce qu'elle ait atteint quelque tente voisine. Alors elle réveille le maître de la tente, et lui posant le fil sur le cœur, elle lui adresse ce peu de paroles : « Regarde-moi, je t'en conjure par l'amour que tu portes à Dieu, par l'amour que tu portes à toi-même, celui-ci est sous ta protection. » Aussitôt que l'Arabe comprend le motif de cette visite nocturne, il se lève, et roulant le fil autour de sa main, il se dirige à l'aide de ce conducteur jusqu'à la tente où est enfermé le *har'amy*. Alors il réveille le *rab'at*, lui montre le fil que tient encore le prisonnier et déclare ce dernier son *dakheil*. Alors le *har'amy* est débarrassé de ses fers ; le *rab'at* le traite comme un hôte nouvellement arrivé, et le laisse partir en sûreté. Ce que je raconte ici n'est point une fable ; les faits sont à la lettre, et je pourrais invoquer ici le témoignage des plus fameux voyageurs de l'Arabie.

Quelques-uns des divertissemens des Bédouins sont fort singuliers. Leurs concerts, appelés *asmer*, dans lesquels la musique accompagne la danse, sont ordinairement exécutés aux approches de la nuit. Tout le désert retentit de ces chansons bruyantes, et souvent j'ai eu moi-même occasion de prêter l'oreille à ces singulières symphonies. Environ deux ou trois heures après le coucher du soleil, les jeunes filles et les jeunes femmes, ou bien les jeunes gens, se réunissent dans un espace bien ouvert devant ou derrière les tentes. Là, ils commencent à chanter en chœur, jusqu'à ce que l'autre partie vienne se joindre à eux. Alors les jeunes filles se placent en groupe entre les hommes qui se rangent sur deux files, à droite et à gauche ; ou bien si les femmes sont en petit nombre, elles se placent toutes vis-à-vis des hommes, à une distance d'environ trente pas. Alors un des hommes commence une chanson (*kászyde*) dont il ne chante qu'un seul vers, le répétant plusieurs fois toujours sur le même ton. Tous les hommes répètent ce vers en chœur, s'accompagnant de battements de mains et de divers gestes assez bizarres. Tantôt ils s'inclinent tout d'une masse d'un seul côté. Tantôt chacun d'eux se penche en avant et en arrière, mettant quelquefois un genou en terre, toujours attentif à se mettre à l'unisson de la musique. Tandis que les hommes font tous ces mouvemens, deux ou trois d'entre les jeunes filles sortent du groupe de leurs compagnes, et avancent lentement au devant des hommes. Elles sont complètement voilées et portent un *mellay* ou mantille bleue qui leur retombe négligemment sur les bras. Elles se rapprochent, faisant de petits pas et de légères révérences en mesure avec les chansons. Bientôt les mouvemens des jeunes filles deviennent un peu plus gracieux, quand elles ne sont plus qu'à deux pas des hommes. Mais leur maintien est toujours extrêmement décent, extrêmement réservé. Les hommes essaient d'animer les jeunes danseuses par de grandes acclamations qui interrompent de tems à autre les chansons. Ils leur parlent alors, mais d'un ton plus doux et plus affectueux, le langage qu'ils parlent à leurs chameaux pour les faire arrêter, trotter, boire, manger et se coucher. Ils n'appellent point la jeune fille par son nom, ce qui serait un manque de galanterie dans le manuel de la civilité des Bédouins. Mais ils la nomment leur chameau, supposant qu'elle vient à eux, comme ce bon animal, pour chercher sa nourriture et un peu d'eau. Cette fiction pleine de charme dure pendant

toute la danse : « Viens ici, ô chameau ; allons vite ; la pauvre bête a soif ; viens prendre ta nourriture du soir ; » et d'autres expressions semblables. Pour animer un peu plus la danse, les plus gais des jeunes gens jettent à terre leurs turbans, pour figurer la nourriture qui est donnée aux chameaux. Si la jeune danseuse approche assez près pour ramasser un de ces objets, alors le cachant derrière son dos, elle l'apporte à ses compagnes ; et le maître du bien conquis est obligé de le racheter par une légère amende payée à la jeune fille. Je rachetai un jour un mouchoir qui m'avait été soustrait de la sorte, en donnant à la jeune Arabe un joli collier de perles, et lui faisant entendre que c'était un lion pour le chameau. Elle parut charmée du cadeau, et mit le collier à son cou. Après cinq ou six minutes d'arrêt de cette danse gracieuse, la jeune fille s'assoit. Une autre prend sa place, préludant comme la première par un pas lent et plein de noblesse à une danse plus rapide et plus animée. Si elle s'enhardit au point de s'avancer tout près du groupe des hommes, ceux-ci témoignent leur vive approbation de cette familiarité en étendant les bras comme pour recevoir la danseuse. Ce ballet, qui se prolonge souvent pendant cinq ou six heures, et les chants pleins de passion qui accompagnent la danse, agissent puissamment sur l'imagination vive des Arabes, et il ne parait jamais du *mesamer* qu'avec enthousiasme. C'est alors qu'un amant sent s'exalter au plus haut degré son amour, et les plus tendres émotions remplir son âme quand il voit s'avancer, au clair de la lune, sa maîtresse voilée comme un riant fantôme, et s'offrant à ses embrassemens.

Les historiens se sont souvent extasiés sur l'admirable instinct avec lequel les Indiens de l'Amérique distinguent et reconnaissent la trace des pas d'hommes sur la terre. C'est une faculté que les Arabes ont aussi, de commun avec eux, et à un degré presque aussi remarquable. Il est vrai de dire que la supériorité est du côté des Indiens, si l'on observe qu'il est beaucoup plus difficile de reconnaître un vestige quelconque sur le gazon que sur le sable. L'Arabe qui a fait une étude suivie de cet art singulier, peut ordinairement, à la simple vue de la trace laissée sur le sable, dire si c'est le pas d'un individu de sa tribu ou bien celui d'un homme de la tribu voisine ; et, en conséquence, il connaît de même, d'après le plus ou moins de profondeur de la trace, si le voyageur était chargé ou non, s'il a passé le même jour ou bien deux jours avant. D'après une certaine régularité qu'il remarque dans les intervalles qui séparent les pas, un Bédouin peut juger s'ils sont d'un homme fatigué ou non, car l'on sait que, la fatigue venue, les pas sont plus irréguliers, et les intervalles qui les séparent plus inégaux. D'après ce raisonnement, il calcule s'il y a pour lui chance ou non d'atteindre son homme. Bien mieux, tout Arabe distingue sur le sable les pas de son chameau de ceux du chameau de son voisin. Le plus ou moins de saillie de la trace lui indique si le chameau paissait, et par conséquent ne portait aucun fardeau, s'il était monté par une seule personne, ou fortement chargé ; si les vestiges des deux pieds du devant sont plus profonds que ceux des pieds de derrière, il conclut que le chameau avait la poitrine faible ; et cette observation le conduit à connaître le maître de l'animal. Un fait certain, c'est qu'un Bédouin, au moyen de toutes ces remarques, arrive toujours, à force de conclusions, à savoir quelque chose sur le chameau et sur son conducteur. Cette sagacité merveilleuse lui est d'une immense utilité quand il poursuit des fuyards ou court après du bétail. J'ai vu un Bédouin reconnaître les pas de son chameau dans une plaine de sable, et les distinguer parfaitement de mille autres vestiges qui traversaient le chemin dans toutes les directions ; ce même individu put me dire le nom de tous les voyageurs qui avaient passé là dans la matinée. Quand on arrive à des parages dangereux, les guides bédouins permettent rarement à un homme des villes ou à un étranger de marcher à côté de son chameau ; si cet homme porte des souliers, les Bédouins qui viendront à passer par-là, connaîtront aux traces des pieds qu'un homme des villes a voyagé sur ce chemin. Le citadin eût-il marché pieds-nus, la forme de son pas, moins pleine que celle du pas d'un Bédouin, le trahira infailliblement, lui pauvre marcheur dans les déserts ; alors il est à craindre que le Bédouin, qui regarde l'homme des villes comme homme de bonne prise, ne le soupçonne d'être richement chargé et ne se mette à sa poursuite. Aussi tout bon guide bédouin s'occupe exclusivement, pendant le voyage, à examiner les pas de son chameau afin de prendre connaissance exacte de leur dimension en tout sens. J'ai vu des propriétaires de chameaux suivre les pas de ces animaux pendant six jours consécutifs, jusqu'à l'habitation de l'homme qui leur avait volé leurs montures. On conçoit qu'il est difficile à un Bédouin, soupçonné de rapt, d'échapper aux investigations des parties lésées, quand son crime est en quelque sorte écrit sur le chemin en caractères que tous ses voisins peuvent lire.

## MÉLANGES.

## L'UTILITAIRE.

[ ANECDOTE AMÉRICAINE. ]

Qui ne connaît la secte des utilitaires, dont Jérémie Bentham est le pontife et la *Revue de Westminster* l'organe ? Cette secte, qui ne recherche que l'utilité pratique et positive, n'a pas dû faire beaucoup de prosélytes dans une société artificielle et froidement fastueuse, comme la société anglaise, où l'on aime mieux paraître que jouir, et être envié qu'être heureux ; mais, aux États-Unis, ses théories commencent à être prises au sérieux ; elles sont conformes à la tendance naturelle d'une nation qui occupe un sol nouveau et qui n'a pas de vieilles idées. Aussi n'est-il pas rare d'y trouver des philosophes pratiques de cette école. Un hasard singulier m'a fait connaître l'un d'eux, dont la vie n'est en quelque sorte que le développement et l'application continuelle de ses doctrines.

Je vivais depuis quelque tems à Philadelphie, où mes affaires m'avaient appelé et me retenaient. Un jour que je me promenais dans une de ses rues les moins fréquentées, je fus tiré tout-à-coup de la rêverie où j'étais plongé, par un grand bruit que j'entendais à distance et qui croissait de moment en moment. Bientôt je vis paraître quelques personnes qui su-



yaient en criant : « Les voici ! les voici ! » Mais la rue ne tarda pas à se vider de nouveau, car elles se jetèrent dans toutes les portes qu'elles trouvèrent ouvertes. J'ignorais encore la cause de tout ce tumulte, quand je vis enfin deux chevaux qui s'élancèrent dans la rue, en traînant les débris d'un char. « Mon enfant ! mon pauvre enfant ! » cria une femme placée à une fenêtre près de moi. Je regardai dans la même direction, et j'aperçus un enfant les bras tendus vers une jeune femme qui accourait à lui, avec des yeux dilatés par l'épouvante, des vêtements en désordre et des cris tels que jamais je n'en avais entendu de semblables sortir de lèvres mortelles. Je m'élancai en avant pour prendre cette pauvre petite créature, qui se trouvait précisément sur la route des chevaux, et j'aurais pu la saisir, si je n'en avais été empêché par une main vigoureuse, qui me repoussa en arrière au moment même où les chevaux, qui couraient au milieu d'un tourbillon de poussière, eulbutèrent en passant l'enfant et la mère. « La femme ! la femme ! sauvez-la ! sauvez-la ! » disaient les personnes qui garnissaient les croisées. A ces nouveaux cris, l'homme qui m'avait retenu avec la vigueur d'un athlète, me lâcha et poursuivit ces animaux furieux jusqu'au coin d'une rue, où la rencontre d'une voiture, qui venait dans un sens contraire, les avait arrêtés. S'élancant au milieu de leurs harnais, cet homme en dégagea un corps que je reconnus bientôt être celui de la pauvre mère, dont les vêtements s'étaient embarrassés dans l'attelage. Il sauta ensuite sur l'un des chevaux avec l'élasticité et la force d'un Centaure, avant que j'eusse pu le joindre pour l'aider ; puis, avec son bras de géant, il fit plier l'autre sur ses genoux et l'étendit ensuite sur le flanc. Sans l'exemple de cet homme extraordinaire, je n'aurais jamais eu le courage d'intervenir, même pour sauver une femme qui me parut, lorsque j'en fus près, l'une des plus jolies créatures qu'on pût voir. La multitude, réunie autour de nous, était encore pétrifiée de terreur ; mais le héros de cette scène paraissait impassible ; il descendit de cheval, et, après avoir tranquillement brossé son habit, il allait poursuivre son chemin, si je ne l'eusse prié de venir examiner avec moi l'état de l'enfant. Je m'étais déjà assuré que sa mère n'était que meurtrie et n'avait rien de cassé, quoiqu'elle se fût élancée au-devant des chevaux pour les faire changer de direction, et qu'elle eût reçu un coup de timon tandis qu'elle cherchait à se cramponner à leurs harnais.

Quand je m'approchai, je trouvai encore l'enfant de cette jeune femme étendu sur le sol. Il était horriblement mutilé ; car la voiture avait passé sur lui. Toutefois, il ne tarda pas à reprendre ses sens, et même à sourire à sa jeune mère. Je bénis le ciel du double miracle qui les avait sauvés l'un et l'autre.

Mais, avant de poursuivre ma petite histoire, je dois dire un mot du caractère de Pétranger : sa figure ne m'était pas inconnue. Un mois auparavant, je l'avais rencontré dans un amphithéâtre de chirurgie. En attendant le professeur, quelqu'un éleva une question sur la structure de l'œil. Tous les élèves parlaient à la fois, et, malgré l'attention que je prêtai, il me fut impossible de suivre le fil de cette discussion. Tout-à-coup, au milieu du tumulte, un homme d'une grande taille, avec des traits prononcés, une charpente osseuse très-forte et la plus grosse main que j'aie vue de ma vie, se lève, tire un petit canif de sa poche, prend un poisson qui était près de lui, ouvre son coail, et termine les débats par une des démonstrations les plus élégantes et les plus claires que j'aie jamais entendues. Quand il eut fini, mes voisins se demandaient les uns aux autres qui il était et d'où il venait ; mais tout ce qu'on savait, c'est qu'il habitait Philadelphie depuis six mois ; qu'il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup lu et pensé davantage ; qu'il avait un grand zèle pour la science ; et qu'il annonçait que, par une disposition expresse de son testament, il avait prescrit que son corps fût disséqué après sa mort.

Une heure après l'événement que je viens de rapporter, j'étais assis avec Abijah Ware, c'était le nom de Pétranger, près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le quai de Jersey. Il avait lui-même, avec beaucoup d'adresse, pansé l'enfant, qui était couché près de nous ; quoiqu'il fût éveillé, sa respiration pénible ressemblait à celle d'un enfant qui dort. Sa mère, constamment penchée sur son berceau, le considérait avec des yeux remplis d'inquiétude et d'une tendresse inexprimable ; puis elle portait ses regards sur mon nouvel ami, pour tâcher de pénétrer ce qu'il pensait de l'état de son fils. Il me semblait que je devenais meilleur en considérant cette jeune femme si belle, si douce, qui mettait tant de convenance, de calme, de grâce simple, dans tout ce qu'elle faisait.

« Pourquoi m'avez-vous arrêté quand j'allais prendre cet enfant ? dis-je à David Ware. — Parce que je suis un Utilitaire, répliqua-t-il, avec une voix basse et monotone. — Un quoi ? — Un Utilitaire. — La jeune femme fit un mouvement de surprise, et je demandai à Abijah ce que cela voulait dire, car je l'ignorais alors. — C'est-à-dire que je suis un sectateur de l'utilité, et que je recherche sans cesse le plus grand bien du plus grand nombre possible. — Je suis toujours dans les ténèbres, repris-je. Expliquez-moi comment le plus grand bien du plus grand nombre vous déterminait à m'arrêter au moment où j'allais sauver cet enfant. — Cela ne serait pas impossible ; mais il était certain que si je ne vous eusse arrêté, deux vies se seraient trouvées compromises à la fois au lieu d'une. — Bien ! mais alors pourquoi avez-vous exposé la vôtre ? — N'allons pas si vite, et ne compliquons pas les questions. Quel âge avez-vous ? vingt-cinq ans je suppose. — A peu près ; mais qu'importe ! et qu'est-ce que mon âge avant de commun avec le salut de cet enfant ? — Cette considération m'importait beaucoup. Je suis un Utilitaire, vous dis-je. Vous êtes parvenu à la maturité ; et une vie comme la vôtre vaut mieux que quarante comme celle-là. — Et pourquoi ? — A cause de ce qu'elle coûte. » Je regardai M. Ware : il était tout-à-fait sérieux. Il avait tiré un crayon de sa poche et traçait rapidement des chiffres sur un morceau de papier qu'il avait trouvé sur la table. « Oui, monsieur, continua-t-il, les risques étaient hors de proportion avec le profit ou les avantages probables, et j'ai dû vous arrêter. — Je me félicite de ne pas ressembler aux Utilitaires, s'ils peuvent faire tous ces calculs avant d'aller au secours de leurs semblables, et d'écarter un pauvre enfant de la route d'un cheval fou-  
guez. »

Mon interlocuteur, sans être ému de ma vivacité, croisa ses grandes jambes l'une sur l'autre, aspira l'air profondément dans sa vaste poitrine, puis me riant au nez, me dit : « Vous vous êtes conduit comme un enfant et vous parlez de même. Je puis calculer des chances comme celles-là, dans un instant, à un cheveu près. Il y avait cinquante probabilités contre une que vous ne sauveriez pas cet enfant, et cinquante autres que vous ne vous sauveriez pas vous-même. Ainsi j'ai dû vous arrêter, lorsque vous alliez vous perdre sans profit. »

Ici un sanglot étouffé partit de l'oreiller où la jeune femme avait couché sa tête près de celle de son enfant, dont elle pressait étroitement les joues avec ses lèvres. Mon impertinable compagnon reprit : « La vérité est, mon cher monsieur, que la nature ne vous a pas fait pour être un héros. Vous n'êtes pas assez fort, ni, ajouta-t-il, en regardant dans les yeux de la jeune femme ou dans un miroir qui était près d'elle, assez laid. Si je n'eusse pas été occupé à vous retenir, je serais allé au secours de ce pauvre enfant. — Mais votre vie est plus précieuse que la mienne, dis-je avec une certaine coquetterie, et croyant que j'allais être contredit. — Sans doute ; mais je suis plus vieux que vous ; je suis mal bâti ; et je me nomme Abijah. » Ces paroles furent prononcées avec la plus grande gravité, quoique suivies d'un second coup-d'œil à la jeune femme. « D'ailleurs, continua-t-il, il y allait pour vous de la vie et de la mort ; tandis que la chance était presque nulle pour moi, car je suis un homme fort. — Et par conséquent un héros, repris-je en souriant, en faisant allusion à ce qu'il venait de me dire. — J'aurais pu l'être, car mon frère Ezdras et moi nous sommes jumeaux, et il est incontestablement un héros. »

A cette première mention de son frère Ezdras, je ne pus m'empêcher de lui demander s'il lui ressemblait. « Beaucoup, répondit-il ; mais Ezdras est le plus beau de nous deux, et il faut, à cette occasion, que je vous raconte une anecdote assez plaisante. Un jour que mon frère tournait le coin d'une rue à Baltimore, un homme, qui venait en sens contraire, s'arrêta tout-à-coup, en élevant les bras avec affectation, comme pour exprimer la surprise de voir une aussi laide créature. « Dieu me pardonne, dit cet homme, si j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi laid que vous ! » A quoi Ezdras, qui en effet n'est pas le plus bel homme du monde, au lieu de renverser cet homme par terre d'un coup de son redoutable poing, comme il l'eût fait s'il n'eût pas été un héros, répondit tranquillement, je vois que vous n'avez jamais vu mon frère. » Je ris de bon cœur de cette histoire, et surtout de la manière dont le frère Abijah la contait. La jeune femme elle-même parut un instant oublier son fils, au milieu des efforts qu'elle faisait pour ne pas rire avec moi.

Quand j'eus cessé de rire, je lui dis : « Mais, monsieur, vous avez mille fois plus risqué votre vie, un instant après m'avoir empêché d'intervenir ! — D'accord ; aussi en le faisant je voulais sauver une femme. — Et pourquoi attachez-vous tant d'importance à la vie d'une femme ? — Parce que je suis un Utilitaire. — Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ? — Vous allez voir. Supposons que la perfection de l'espèce soit représentée par une certaine combinaison de qualités physiques et morales qui peuvent être représentées par A. — Quoi ! de l'algèbre ; quelle folie ! ne pouvez-vous vous passer de formules algébriques pour expliquer votre pensée ? — Par A, vous dis-je ; ou si vous aimez mieux l'arithmétique, par le nombre 100. La jeunesse pour tant, continua-t-il en faisant un trait sur un morceau de papier ; la santé pour tant, en en faisant un autre ; la beauté pour... Madame, laissez-moi voir votre enfant ; je commence à croire que nous pourrions le sauver. » La pauvre mère en entendant ces paroles se leva tout-à-coup comme réveillée d'un songe affreux ; et elle regarda M. Ware avec des yeux remplis de trouble et de joie, croyant qu'il allait dire sur quoi il fondait ses espérances. Mais le philosophe avait repris son calcul : « La beauté pour tant ; la maturité pour tant ; le courage, la sagesse, la vertu... Madame, asseyez-vous donc !... En tout pour \$5. Quand je vois un individu, dans ces conditions, homme ou femme, près de périr, je soustrais sur-le-champ la somme à laquelle je me suis estimé moi-même, c'est-à-dire entre soixante-trois et soixante-quatre, comme vous pouvez voir par ce papier. » Et il me montra son carnet, où ce calcul se trouvait sur la première page. « Je soustrais sur-le-champ la somme à laquelle je me suis estimé moi-même, de celle de cent ou de la valeur inférieure que j'ai attribuée à l'individu en péril ; et si je me convaincs que l'entreprise n'est pas entièrement désespérée, et que les probabilités ne sont pas telles qu'elles balancent le profit certain de sauver une vie plus précieuse que la mienne, j'essaie de la sauver. »

« Je n'entends rien à votre raisonnement et pas davantage à vos calculs. Tout ce que je vois, c'est que vous avez exposé votre vie pour sauver celle d'une femme que vous n'avez jamais vue et que vous n'avez pas le désir de revoir. — Quand les Utilitaires se multiplieront, ces actes deviendront plus communs. » J'allais lui répondre que je ne le croyais pas ; mais je m'arrêtai. M. Ware se leva alors pour aller examiner l'enfant qui sortait d'un sommeil paisible. Après lui avoir tâté le pouls, il dit : « Maintenant madame Roberts, je crois pouvoir déclarer que votre enfant est sauvé. Je ne voudrais pas, cependant, que vous en fussiez trop sûre. » La jeune femme saisit alors de ses doigts délicats la grosse main de M. Ware, et la portant à ses lèvres, tomba à genoux en sanglotant comme si son cœur allait se briser. Pendant ce temps le pauvre enfant avait étendu ses petites mains potelées, hors de son berceau, et caressait la tête de sa mère, en lui disant : « Ne pleure pas, ne pleure pas, maman ; je suis guéri. » Mon héros retira sa main de celles de Mrs. Roberts, avec beaucoup d'émotion ; embrassa l'enfant, me fit une espèce de salut, et sortit avec précipitation, sans prononcer un seul mot. Mais je crus m'apercevoir qu'il avait les larmes aux yeux. Avant de le suivre je voulus moi-même examiner l'enfant ; il respirait librement ; sa stupeur était passée, et ses yeux étaient aussi purs que le cristal. Il ne tarda pas à être entièrement rétabli. Quatre semaines s'étaient écoulées, depuis cette époque, et je me rendis un matin chez mon ami Abijah, pour le consulter sur la sûreté et la convenance d'épouser une veuve : « Une veuve avec un enfant, n'est-ce pas ? » me dit-il avec son air pénétrant. « L'aimez-vous ? — Oui. — Connaissez-  
vous quelque chose de son histoire, de son caractère, de sa réputation ? — Pas un mot ; mais vous en savez peut-être davantage ? — J'en connais assez du moins pour vous donner un avis ; car je sais qu'elle est belle, bien portante, vertueuse. — Ainsi donc vous me conseillez de l'épouser ? » m'écriai-je, palpitant de joie. « Écoutez, Joseph, vous êtes venu pour me demander ce que je ferais à votre place ? — Oui. — Eh bien ! je l'épouserai. — Et alors pourquoi ne l'épousez-vous pas ? — D'abord parce que je ne suis pas à votre place. — Bien, et puis ? — Et puis parce qu'elle ne voudrait pas de moi. » J'accueillis cette dernière raison d'un air d'incrédulité, mais par pure politesse ; car intérieurement j'étais tout-à-fait de son avis, malgré que je ne fusse jamais seul avec elle, sans qu'elle célébrât les louanges de l'héroïque Abijah. « Et votre troisième raison ? repris-je. — La troisième, parce que je ne suis pas digne d'elle. Écoutez, Joseph ! » et ici sa voix ordinairement pleine, sonnante, accentuée, parut émue. « Vous êtes mon ami. Eh bien, le meilleur avis que je puisse vous donner, c'est de ne pas perdre un seul instant, pour aller demander la main de cette femme. Vous êtes jeune, beau, riche. Rendez-vous de suite près de la jolie veuve. Si elle est telle que je suppose, vous saurez bientôt d'elle-même, tout ce qu'il est nécessaire que vous en sachiez. »

J'y fus en effet. Je m'offris à la veuve, et je fus refusé nettement, quoiqu'avec douceur. J'aurais eu peine à supporter ce refus sans une communication volontaire de la jeune femme, et qui me le fit presque accueillir avec reconnaissance. Mrs. Roberts n'était pas veuve ; et son joli enfant, malgré toute sa gentillesse, était une chose dont elle devait rougir. Je retournai de suite chez Abijah.

« M. Ware, lui dis-je en entrant, voilà les faits. » Et je lui racontai tout ce que je venais d'apprendre. « De qui tenez-vous tout cela ? dit Abijah. — De sa propre bouche. — Et qu'avez-vous décidé ? — De renoncer à elle. — Joseph, vous êtes un fou. Où trouverez-vous une femme aussi intéressante et aussi vertueuse ? — Vertueuse ! » m'écriai-je en ricanant et en bravant son regard désapprobateur. Après un silence de deux ou trois minutes, je lui dis : « Au surplus elle m'a refusé. — Est-ce avant ou après sa confidence que vous lui avez fait votre offre ? » Je sentis toute la portée de sa question, et je répliquai avec quelque embarras que c'était avant. « Mon cher ami, j'aurais vivement désiré que vous fussiez des nôtres ; mais je vois que vous manquez d'énergie. Il en faut beaucoup pour être un Utilitaire. Comme vous avez récompensé la candeur de cette pauvre femme ! comme vous lui avez tenu compte de sa sincérité ! Elle aurait pu vous tromper ; elle s'est montrée digne de vous, et vous l'avez abandonnée au moment même où vous auriez dû tomber à ses genoux. »

L'émotion de cet homme d'une trempe d'esprit si forte, et qui était toujours si maître de lui, m'étonna ; il marchait avec agitation, et ses pas faisaient tressaillir la chambre. Je cherchai à le calmer en lui disant : « Vous me comprenez mal. Elle m'a refusé d'abord, et m'a conté son histoire ensuite, moins à cause de cela, que pour me convaincre de ce qu'elle appelait sa bonne foi, son respect et sa reconnaissance. — Jeune homme, vous rejetez quelqu'un qui vaut mieux que vous, mieux que moi. Je vous prie en grâce, pour votre bonheur, de réfléchir encore sur cette affaire. Pour Dieu, revenez sur cette funeste résolution ! — Jamais. Songez aux usages, aux préventions de la société. — Sans doute il faut prendre ces usages, ces préjugés en considération. Mais calculez ce que vous gagnerez et ce que vous perdrez en les bravant dans cette occasion ; et si le gain l'emporte sur la perte, n'en tenez aucun compte. Épousez Mrs. Roberts, vous dis-je : épousez-la. — Impossible. Chaque plaisanterie, chaque négligence dans la société, que je n'apercevrais pas, si sa vie était sans tache, deviendrait un supplice pour moi et pour elle-même. — Allons, allons ! je vois que vous ne serez jamais qu'un sentimentaliste, et que vous n'avez pas l'étoffe d'un Utilitaire. — Mais enfin, vous-même, l'épouseriez-vous ? — Oui, je l'épouserai ; et si vous y renoncez absolument, j'irai aujourd'hui même m'offrir. — Vous ! » lui dis-je, avec un rire que j'aurais voulu rendre moqueur, mais en me rappelant avec une érudite secrète l'éloge qu'elle faisait sans cesse de l'héroïque Abijah, et ce soir où elle était tombée à ses genoux en couvrant sa grosse main calleuse de baisers et de larmes. Chose étrange ! je ne pouvais ni me décider à l'épouser ni me résigner à la perdre. « Séparons-nous, mon ami, me dit M. Ware d'un air résolu ; je vais de ce pas chez Mrs. Roberts. — Et si elle vous refuse ? — Si elle me refuse, je lui assurerai un sort qui la rendra indépendante. — Alors elle deviendra un parti désirable. » Il rougit, et je m'éloignai dans une agitation et avec un mélange de sentiments confus que je ne pouvais pas parvenir à débrouiller.

Abijah Ware qui ne recule jamais devant aucune résolution, quand il les a suffisamment mûries, a tenu parole ; il a offert sa main et elle a été agréée par la jolie Marie Roberts. Je les rencontre souvent lorsqu'ils se rendent ensemble à l'église. C'est tout au plus si elle va jusqu'à son épaule. Il me semble quand je les regarde que je vois une rose sur un buisson d'épines. Toutefois on m'assure qu'ils sont heureux, et j'espère que je pourrai un jour penser à leur bonheur, sans regrets et sans envie, car personne ne mérite plus de l'être que l'héroïque Abijah et sa charmante épouse.

#### LA LOTERIE A ROME.

L'esprit positif et naturel des Romains, ennemi des chimères et tenant uniquement à la réalité, a préservé jusqu'à présent le peuple de Rome de tout le charlatanisme des nouvelles inventions, des ventes au rabais, etc. Mais celui qui a des numéros de loterie, c'est-à-dire qui jouit de la réputation, comme *cabaliste*, de savoir les combiner avec toutes les cérémonies d'usage, est certain de trouver un bon nombre de dupes, du moins tous les vendredis. Ses amis se l'arrachent, il ne passe pas devant un cabaret qu'il n'y trouve son *garofalo* et une *joglietta* de vin jusqu'à ce qu'il ait mis au jour ses numéros. Tout autre individu est également assailli le vendredi pour la même cause, principalement si c'est un rêveur de numéros. « As-tu des numéros ? » lui demande-t-on de tous côtés. Notre homme prend un air d'importance, il semble hé-



siter, on le presse, alors il tire lentement de sa poche et avec la plus grande précaution, un morceau de papier sale sur lequel sont dessinés quatre-vingt-dix numéros dans toutes les directions et sous toutes les formes, en triangle, en quadrilatère, en patagone, en hexagone, en octogone, voire même en pyramide, et il désigne les cinq numéros qui doivent sortir au prochain tirage. Celui qui n'a point de rêveur parmi ses connaissances, ou bien qui n'a pas le moyen pour un *garofolato* et une mesure de vin de se procurer des numéros, va se placer devant un bureau de loterie où, le vendredi, plusieurs douzaines de quinées sont exposées sur des tableaux en bois. Ici l'observateur a l'occasion d'étudier les hommes; ils sont là absorbés dans la contemplation de ces numéros mystérieux; leur respiration s'arrête, leurs yeux sont immobiles, leur bouche s'ouvre progressivement; quelques-uns à haute voix, d'autres tout bas, invoquent leur patron à leur aide; mais tous sont dans un état d'agitation qui ressemble au paroxysme de la fièvre chaude. Les individus qui ne peuvent pas lire les numéros sont vraiment à plaindre. Dans toute autre circonstance, comme, par exemple, pour trouver le numéro d'une maison, ils n'ont besoin que de s'adresser au premier passant, il le leur indique aussitôt; mais le vendredi, devant un bureau de loterie, personne ne se dérange. Comme ces pauvres diables tournent alors autour de la foule! comme ils comparent les physionomies! Croient-ils enfin avoir rencontré la plus humaine, le résultat prouve souvent (comme il est arrivé plus d'une fois au grand Lavater) qu'ils se sont trompés; car à cette demande adressée d'une voix douce et presque tremblante: *Faccia grazia, mio caro signore, quali sarebbero questi cinque numeri?* ils reçoivent un *andate al diavolo* d'un ton dont on se sert ordinairement pour chasser un chien. On aurait cru qu'ils se seraient adressés de préférence aux prêtres qui se trouvent là présents; mais ceux-ci sont respectés. Les lecteurs s'étonnent sans doute que je place des prêtres devant un bureau de loterie, au milieu des amateurs de numéros? Oni, il y en a, et il n'est pas rare de les voir former la plus grande moitié de ces réunions. S'ils savent composer leur extérieur, il est facile cependant de remarquer cette inquiétude qui les tourmente intérieurement comme tous les autres. Il est vraiment plaisant de les entendre entre eux discuter sur la sorte de l'un ou l'autre numéro; ceci se fait avec un tel sérieux, une telle application, que l'on croirait qu'il s'agit d'un point de théologie. Souvent la discussion se change en dispute, on s'échauffe, on se fâche, on se dit même des injures, comme par exemple: *Si vede bene, che non intendete niente della cabala!* Dire à quelqu'un qu'il n'entend rien à la cabale, c'est la plus grande injure que l'on puisse faire à un Romain; et quelle que soit la pauvreté de l'intelligence d'un individu, celui qui l'accuse d'ignorance dans la cabale a certainement affaire à lui. On voit rarement des moines devant un bureau de loterie; parmi eux, les dominicains se font remarquer comme les plus courageux, quelquefois aussi les capucins. Il est cependant un ordre qu'on n'y rencontre jamais; jamais je n'ai entendu sortir de la bouche d'un de ses membres les mots *numeri, vincita, ginocare, lotta, botteghino*, etc. Cet ordre est celui des jésuites.

### LE GIGOT ET LE PUDDING,

*Anecdote Anglo-Ecossaise.*

Les savans Johnson et Boswel voyageaient ensemble dans les montagnes d'Ecosse; ils décrivaient les sites, les productions et les antiquités du pays qu'ils parcouraient; souvent égarés une journée entière au milieu des bruyères, le son d'une cornemuse les conduisit le soir à la hutte d'un Mac-Grégor ou d'un Rob-Roy, berger ou chasseur, qui leur offrit l'hospitalité, un pot d'ale, un quartier d'agneau et un lit de paille; heureux quand les deux amis rencontraient une auberge où leur appétit prodigieux comme leur érudition n'était pas soumis à cette épreuve de sobriété. Johnson, d'une taille gigantesque, s'avancait lentement avec un maigre bidet qui ployait sous lui, et ses jambes, traînant jusqu'à terre, semblaient de loin appartenir au pauvre quadrupède; Boswel, monté sur un petit âlezan écossais, devançait toujours son compagnon de voyage; aussi, dès qu'il apercevait la fumée d'une hôtellerie, il lançait son cheval au galop, et allait préparer une halte confortable; Johnson le rejoignait pour se mettre à table. Ils payaient bien, ce qui est à remarquer chez des savans, lesquels ont d'ordinaire la tête pleine et la bourse vide.

Un jour, au sortir d'une vallée profonde où ils avaient passé tout le jour à déchiffrer des inscriptions runiques sans prendre une nourriture plus solide, Boswel aperçut le premier une espèce de cabaret; il avait faim et soif; il piqua des deux, pendant que Johnson lui criait: « N'oubliez pas le pudding! » L'hôte, vêtu du plaid national et le poignard à la ceinture, vint tenir l'étrier, et Boswel courut au garde-manger, où était appendu un superbe gigot de mouton: « Oh! oh! dit-il en faisant claquer ses doigts selon son habitude, voilà de la chair fraîche; vite à la broche! un pudding pour le docteur, et vous serez content de nous. — Foi de Mac-Grégor! répondit le montagnard, mon fils soignera le mouton, et ma femme excelle à faire le pudding, un chef de clan ne serait pas mieux servi que vous allez l'être, mon bon seigneur. » Boswel, ravi de sa bonne fortune, en fit part à Johnson, qui humait d'avance l'odeur du rôti. « Mon cher monsieur, lui dit-il avec joie, je viens de commander dans cette auberge commode et propre un délicieux gigot de mouton à la broche; j'espère que nous ferons un bon repas! — J'espère aussi, dit Johnson, que vous avez pensé au pudding. — Vous aurez votre pudding favori, un morceau digne du *Songe d'été* de Shakespeare. »

Johnson descendit de son bidet; l'animal, débarrassé du géant, gagna l'étable en soufflant. Boswel introduisit le docteur dans la maison et courut à ses livres, pendant que Johnson faisait sécher devant un feu clair son habit, que la vapeur des montagnes avait rendu tout humide. A ses côtés, un petit garçon, à demi-nu, et le visage voilé de longs cheveux gras, était très-occupé à surveiller le rôti, qu'il arrosait de jus sans relâche. L'état de la tête de l'enfant inspirait des craintes au docteur, car, tandis qu'une main de celui-ci plongeait la cuiller dans la lèche-frite, l'autre était activement employée en guise de peigne. Johnson résolut, quoiqu'à regret, de ne point manger de mouton ce jour-là. On annonce le dîner: Boswel s'écrie: — « Mon cher docteur, voici le mouton! quel

coup-d'œil! comme il est doré! » Johnson riait sous cape et faisait la grimace.

— « Je vais, dit Boswel, découper comme de coutume; quel morceau vous choisirez-vous? — Mon cher ami, je ne mangerai pas de viande. — Est-ce donc jour de jeûne! vous raillez, docteur. »

— « N'en parlons plus, je prendrai ma revanche sur le pudding. — Prenez-en ma part, s'il vous plaît. »

Boswel attaqua le gigot en ventre affamé. « Quel jus! quelle odeur divine! comme il est gras, tendre et bien rôti! Vous devriez y goûter, et une tranche vous raccommoderait avec tous les moutons du monde. »

Le mouton desservi, arriva le pudding tant désiré, qui avait la forme d'une cône allongé: « On dirait le moule d'un bonnet, s'écria Boswel. — Diable! le fond vaut mieux que la forme. » Le docteur, épanoui à cette vue, se jeta sur le pudding, et l'expédia presque en entier. On enleva les restes, et Boswel dit à son partier: « Docteur, pendant que je mangeais le mouton, vous aviez souvent envie de rire; apprenez-moi ce qui vous y excitait si fort. »

Le docteur raconta alors tout ce qui s'était passé dans la cuisine touchant le petit garçon et l'arrosement du gigot. Boswel faillit s'évanouir de dégoût, et soupira comme Orphée pleurant Euridyce; il se remit pourtant et appela le sale marmiteux qu'il gourmanda de sa malpropreté. L'enfant se mit à pleurer et le docteur recommença à rire.

« Petit crasseux, dit Boswel, quand tu arroses la viande, pourquoi ne pas garder le bonnet que je t'ai vu sur la tête ce matin? — Je ne le pouvais pas, reprit timidement le petit bonhomme. — Non? et pourquoi? — Parce que maman faisait bouillir le pudding dedans, faute de moule. »

Le docteur se leva de surprise, se redressant comme un serpent qui se sent blessé, et toucha le plafond avec sa perruque; il porta la main à son estomac, ouvrant une bouche qui n'était pas des plus petites, et parut lutter contre une horrible pensée. Puis, adressant à Boswel un regard de dignité:

« M. Boswel, cessez de rire, et, sous peine de me déplaire éternellement, ne proférez jamais un mot de cette abominable aventure, tant que vous vivrez. — Mon cher docteur, le pudding vaut le gigot. — Hélas! ce serait à en mourir, si la chimie ne venait à notre aide. Le feu purifie tout. »

### PENSÉES,

*Par madame la princesse Constance de Salm.*

On ne doit dédaigner aucun genre, pas même le poème épique; tout consiste dans la manière. C'est donc une injustice que l'anathème dont sont frappées les pensées détachées: ce genre d'écrit a la sanction du tems et du génie. Ce qui reste des sept sages de la Grèce, et de plusieurs autres philosophes de l'antiquité, qu'est-ce autre chose? Les lois de Lycurgue, la *Vanité* de Salomon, le manuel d'Epictète, celui de saint Augustin, l'*Imitation* de Jésus-Christ, tous ces livres ne rentrent-ils pas littérairement dans la nature des ouvrages de La-Rochefoucauld, de Pascal, de La Bruyère, de Vauvenargues et de Chamfort? et la différence est-elle ailleurs que dans la direction et la forme que leur a imprimées le caractère de l'écrivain?

Une pensée détachée est comme le résumé précis et complet d'une vérité, dont on ne présente point de démonstration, ou d'un traité philosophique dont on omet les développemens; c'en est la conséquence nue, énoncée avec simplicité et profondeur. Tel serait le dessin large et en saillie d'un tableau, dont l'intelligence du lecteur devrait suppléer l'ombre et le coloris. Aussi ce genre n'a-t-il un attrait bien puissant que pour les esprits méditatifs.

Ce point de vue indique la difficulté du genre, et y signale un écueil pour tout écrivain non penseur. Madame la princesse Constance de Salm n'y a point échoué. Son recueil de pensées annonce une véritable vocation philosophique, que d'ailleurs ses autres ouvrages avaient déjà révélée. Nous allons en extraire quelques-unes.

La résignation que l'on acquiert avec l'âge, et que l'on prend pour le fruit de la réflexion et de la sagesse, n'est que la première déchéance de l'esprit et de la force de l'âme, car la nature a voulu que l'homme se révoltât contre ce qui blesse.

Un des plus beaux avantages des âmes droites et grandes est de n'avoir jamais même compris la possibilité d'une bassesse.

Les lumières ont fait de si grands progrès, ont apprécié tellement tout à sa juste valeur, et on est si désabusé de ce qui n'est qu'illusoire, que dans toutes les situations de la vie, pour le souverain d'un vaste empire comme pour le moindre de ses sujets, il n'y a plus qu'un moyen d'être respecté et d'obtenir l'estime publique: c'est d'être honnête homme.

Les petites âmes ont seules le secret des petites âmes.

Les hommes nous prêchent sans cesse la douceur et la patience, parce qu'ils trouvent plus facile de nous élever à supporter leurs défauts que de s'étudier à les vaincre.

Un des plus grands chagrins que l'on puisse éprouver est de voir que l'on n'est pas compris, ou que ce que l'on dit est mal interprété par quelqu'un à qui, dans l'agitation de la douleur, on ouvre son âme tout entière.

Nous aimons la morale quand nous sommes vieux, parce qu'elle nous fait un mérite d'une foule de privations qui nous sont devenues une nécessité.

### SINGULIÈRE MORT D'UN AIGLE.

Le *Magasin d'Histoire naturelle* a recueilli le fait suivant dans le Selkirkshire, où il est fort accrédité.

Quelques faneurs occupés à faire du foin dans le pré de Chapelhope, à l'extrémité supérieure du lac Sainte-Marie (ou plutôt du lac des Lowes, dont il est séparé par une étroite bande de terre), virent un aigle s'élever audessus du sommet des montagnes qui environnent cette petite vallée. Il n'était pas rare de voir cet aigle; mais il y a quelque chose de si imposant et de si majestueux dans le vol de ce noble oiseau, qu'il commande toujours l'attention des spectateurs, lorsqu'il s'élève en spirales au haut des airs. Ceux qui le regardaient

s'aperçurent bientôt qu'il y avait cette fois quelque chose de particulier dans le vol de l'oiseau qu'ils remarquaient. Il battait violemment des ailes; et ce mouvement se répétait souvent comme s'il était effrayé et dans une agitation extraordinaire. Les faneurs se livrèrent à diverses conjectures sur ce fait singulier, et continuèrent à avoir les yeux fixés sur l'aigle fort agité en apparence, jusqu'à ce qu'il fut presque hors de vue parce qu'il s'élevait toujours de plus en plus.

Peu d'instans après, ils acquirent la conviction qu'il descendait, non comme il s'était élevé, en spirales; mais il ressemblait à quelque chose qui tombe comme une masse.

Quand il fut plus près de la terre, ils virent clairement que sa chute ressemblait à celle d'un oiseau tiré; le battement convulsif de ses ailes vigoureuses ne ralentissait que peu la rapidité de sa chute; il tomba enfin à une petite distance des hommes et des enfans qui le regardaient; ceux-ci coururent à l'endroit curieux de savoir ce qui se passait. A leur approche, ils virent s'échapper du corps de l'animal une grosse belette à longue queue noire, qui, avec toute la nonchalance et l'effronterie qui caractérisent cette espèce, s'assit sur ses pattes de derrière, croisa ses griffes de devant sur son museau, attendit ses ennemis une minute ou deux, (comme ces animaux le font souvent quand il n'y a pas de chien près d'eux) et se glissa furtivement dans un épais buisson. Le roi des airs avait cessé de vivre; mais ce qui surprendra sans doute, il était couvert de sang; et quand les faneurs l'eurent examiné plus attentivement, ils lui trouvèrent le cou coupé, et jusqu'à ce jour, les soupçons de ce meurtre sont restés sur la belette.

Cette histoire m'avait toujours paru trop bonne pour être vraie, dit le narrateur de ce fait, qui signe W. L. .... Selkirkshire, jusqu'à ce qu'un de mes amis m'eût dernièrement raconté le fait suivant, dont il a été lui-même témoin. Il avait un peu neige; et mon ami, en se rendant près d'un de ses bergers parqué sur une colline voisine, tomba sur la trace d'une de ces belettes qui se distinguent si facilement des plus petites espèces, par l'impression des pattes et la longueur de leurs sauts dans la neige. Il suivit pendant quelques momens, par plaisir, la trace à travers la montagne, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un endroit où deux coqs de bruyère s'étaient posés. Là il perdit entièrement la trace de la belette. Comme il n'y avait aucune apparence de trou, mon ami resta fort surpris et en faisant plus d'attention aux traces de l'animal, il demeura convaincu qu'il s'était élancé sur l'un des coqs de bruyère, qui l'avait emporté avec lui. Comme mon ami est un observateur très-fin, d'un jugement droit et de beaucoup de bon sens, j'ai la plus grande confiance dans l'exactitude de ses observations à l'égard de cette circonstance curieuse. Il faut en conclure que la belette savait très-bien ce qu'elle faisait, et qu'elle resta attachée à sa proie jusqu'à sa chute, comme ce fut le cas avec l'aigle. L'agilité sans bornes et la force proportionnée de ce petit animal hardi le mettent à même d'échapper au danger après la chute de la victime; avant qu'elle n'ait eu lieu, il avait probablement, comme dans le premier cas, ôté la vie à son ennemi moins rusé.

On a vu un garde royal fouler aux pieds ses armes et ses épaulettes: dans le cadavre d'un bourgeois qu'il avait renversé, le malheureux avait reconnu son père!...

— Un général russe, demeurant rue du Roule, curieux de voir de près la bataille que livrait le peuple, malgré le danger de sortir, son appartement pour parcourir Paris. Il rentre cinq ou six heures après: « Ma foi, dit-il à un consul son voisin, il faut avouer qu'il n'y a que des bourgeois français qui puissent faire la guerre ainsi! Il faut que ces gens-là naissent tiraillés. Je ne donnerais pas ce que j'ai vu pour cent mille écus. De vieux grenadiers reculerait où des ouvriers avançaient. »

— Presque tous les Américains qui se trouvaient à Paris, ont pris part à l'action. Un d'eux, et que l'on croit être un capitaine marchand, voyant un ancien soldat mâcher du tabac, lui en a demandé un morceau, et après l'avoir mis dans sa bouche, il a ajusté avec le plus grand sang froid du monde, un gendarme qu'il a renversé mort.

— Le capitaine du grand navire américain *Bolivar*, voyant des jeunes gens aller à bord de tous les bâtimens amarrés dans les bassins du Havre, demanda à l'un d'eux ce qu'ils cherchaient: « Des fusils pour armer nos compatriotes qui vont à Paris défendre nos droits. — Tenez, dit le capitaine, en voilà douze: c'est tout ce que j'ai d'armes à bord. — Le jeune homme se disposait à faire un bon au capitaine. — Pourquoi cela, demande celui-ci? — Mais pour que vous soyez payé de vos fusils! — Allons donc, vous plaisantez! Que mes fusils servent bien et ils seront assez payés comme ça. »

— Un vieillard, armé d'une paire de pistolets, demande où est le 3e de la garde. Interrogé sur le motif qui lui fait chercher ce régiment, le vieillard répond: « C'est pour tuer mon fils ou mourir de sa main, s'il a osé tirer sur ses concitoyens. »

— Un grenadier de la garde royale tombe percé par une balle citoyenne: *J'étais cependant aussi bon Français que ce, lui qui me tue*, dit cet infortuné en expirant.

— Un jeune élève de l'Ecole Polytechnique voit des citoyens qui se faisaient hacher par la mitraille de la garde, près de la Magdeleine. « Il y a, dit-il, un moyen de s'emparer de ces canons-là; mais il faut se faire tuer pour réussir; » et en finissant ces mots, il court se jeter devant la gueule d'un canon qui allait faire feu; le canon part, et le jeune héros tombe en poussière aux yeux des assaillans qui enlèvent la pièce qui vient de l'écharper.

— En entrant dans l'endroit où était le trône royal, un ouvrier s'est assis dessus en disant gravement: *C'est donc ici qu'on s'enfoncé.*

— On se rappelle que les sentinelles des Tuileries avaient pour consigne de ne pas laisser entrer dans les jardins les hommes en veste. Après l'enlèvement du château, deux citoyens en vestes rondes se rencontrèrent dans les appartemens; l'un d'eux s'écria d'un ton gouaillard: *Dis donc, on disait qu'on n'entrerait pas ici en veste.*



## ÉDUCATION DES JEUNES ÉTHIOPiens ENVOYÉS EN FRANCE.

Extrait d'un Rapport présenté sur ce sujet à la Société d'Enseignement élémentaire, par une Commission spéciale, composée de MM. Bally, Couelle et Jomard. — La commission, nommée pour suivre les progrès des jeunes Éthiopiens envoyés en France par M. DROVETTI, s'est rendue plusieurs fois à Bourg-la-Reine, chez M. REGNAUD, maître de pension, à qui ils ont été confiés, le 27 mai 1829. Plusieurs fois elle a fait connaître ses observations; mais elle doit aujourd'hui un compte plus détaillé du résultat des soins dont ces enfants ont été l'objet. On s'est occupé de leur intelligence, de leur état moral et de leur état physique. Le maître et la maîtresse de la pension les considèrent comme leurs propres enfants, soit en santé, soit dans les cas de maladie. La même sollicitude est observée à leur égard que pour les propres fils du directeur: ce sont aussi les mêmes attentions, les mêmes enseignements, les mêmes exercices. Une telle conduite élève ces intéressants orphelins à leurs propres yeux; elle leur fait apprécier le bienfait de la liberté et celui de l'instruction; la civilisation trouvera un jour en eux de véritables missionnaires.

Avant de parler des occupations et du progrès des jeunes Éthiopiens, il convient de rappeler plusieurs circonstances qu'on pourrait avoir perdues de vue. Six jeunes esclaves éthiopiens ont été généreusement rachetés de la servitude, il y a deux ans, par M. Drovetti, consul général de France en Égypte. Ils venaient de parties très- reculées des pays supérieurs à l'Égypte et à la Nubie. Après avoir été amenés et entretenus en Égypte, aux frais et par les soins de M. Drovetti, ils ont été embarqués sur un vaisseau marchand, nourris et habillés; conduits à Marseille et enfin à Paris. Quelques incidents de leur voyage de Marseille à Paris méritent peut-être ici une mention. A Montélimart, d'après le rapport du conducteur, une populace ignorante jeta des pierres sur la voiture qui contenait les six Éthiopiens: ces hommes paraissaient scandalisés de voir tant de figures noires à la fois. A Lyon, on éprouva aussi quelques difficultés. Quand ils arrivèrent à Paris, c'était de grand matin, une multitude de curieux se précipita dans la maison de la rue de Grenelle où ils étaient adressés, et l'on ne put les en faire sortir sans beaucoup de peine. Une fois délivrés de cette foule importune, les enfants se précipitèrent hors de la voiture avec vivacité, mais sans trouble ni embarras, puis se jetèrent gaiement sur les fouets des cochers et sur tout ce qu'ils trouvaient dans la cour, afin de se récréer et de se délasser ainsi d'une longue route et d'un état de gêne pénible et fatigant.

Deux d'entre eux, en qualité d'Abyssins et de chrétiens, ont été reçus à Saint-Lambert, dans la communauté dite de Saint-Antoine. Ce sont les quatre autres que l'on a placés à Bourg-la-Reine, et dont la Société a pris soin, dans l'espérance qu'ils reporteront dans leur patrie l'instruction qu'ils reçoivent, et qu'ils pourront même un jour y établir des écoles.

En arrivant à Paris, ces enfants ne savaient pas un seul mot de français. Les tableaux des écoles élémentaires furent mis sous leurs yeux, dès leur entrée dans la pension, le 27 mai 1829. La capacité relative des quatre jeunes Éthiopiens ne tarda pas à se faire connaître; ce qu'ils ont été dans la première semaine, l'un par rapport à l'autre, ils le sont encore; les progrès de tous sont réels et même très-remarquables; mais ils restent toujours classés dans l'ordre suivant: *Mahboub*, le plus intelligent et le plus laborieux; *Mourgian* capable et actif; *Bilal*, moins intelligent en général; *Mourchal*, un peu lent et inactif. Le dernier toutefois avait d'abord mieux réussi que le troisième.

C'est pour la première fois que des Éthiopiens, transportés en France, étaient soumis à des études suivies. On voit maintenant que ces enfants ne le cèdent en rien aux européens par les résultats. Tout le monde sentira de quel intérêt est cette expérience, et il est superflu d'insister sur ce point. Remarquons seulement combien l'usage des tableaux des écoles a contribué au succès. Ces enfants sont attentifs et observateurs; leur curiosité est excitée vivement par tout ce qui est spectacle; à la promenade, dans les jardins publics, lors de la visite des monuments, ils questionnent toujours. Du reste, ils avaient, dès le jour de leur arrivée, donné des preuves d'intelligence. L'un de nous, chargé du soin de les accueillir à Paris, les conduisit en face du Louvre. A cet aspect, Mahboub, frappé d'admiration, s'écria: « Le château est plus beau que celui du Kaire, mais ce Nil n'est pas si beau que le nôtre. » — Le moral de ces jeunes enfants a attiré la plus sérieuse attention. On a voulu leur faire comprendre la dignité humaine, leur faire sentir et apprécier la supériorité de la liberté sur la condition servile et dépendante à laquelle ils étaient condamnés, peut-être pour toujours. Une égalité parfaite règne entre eux et leurs camarades français, aux jeux, à table, à la promenade et partout. Ils n'appellent jamais le maître et la maîtresse de la pension que par les noms de père et de mère.

Les deux jeunes Éthiopiens placés à Saint-Lambert sont élevés dans la religion catholique; à leur retour en Abyssinie, ils serviront peut-être à propager cette croyance parmi leurs compatriotes. Les élèves de Bourg-la-Reine pourront contribuer à répandre l'instruction primaire, et à former des écoles. Instruits à l'aide des tableaux élémentaires, ils seront en état d'en composer de semblables en divers dialectes, et d'en enseigner l'usage. Tel est le but d'utilité directe et immédiate le plus en rapport avec l'objet que se propose la Société d'éducation; objet qui n'est pas restreint à la France seule, puisque de tout temps, et dès son berceau, la Société s'est occupée de favoriser l'établissement et l'amélioration des écoles étrangères.

L'Éthiopie est une contrée où l'amélioration qui occupe la Société n'a pas encore pénétré. Le Cap, la Sénégambie, la Cafrerie, Madagascar, l'Égypte et d'autres parties du littoral de l'Afrique ont des écoles; mais rien encore n'a été fait et même n'a pu être fait pour la Nubie et l'Éthiopie supérieure.

Indépendamment de ce but philanthropique, la France pourrait avoir un jour dans nos jeunes hôtes africains des explorateurs précieux. Ils seront instruits plus tard, nous l'espérons, dans les éléments des mathématiques, de l'histoire naturelle et des connaissances médicales, et ils seront perfectionnés dans le dessin. Ils observeront les pays intérieurs, ils en recuei-

leront les productions physiques, et ils lieront avec les naturels des relations de tout genre dont le commerce fera son profit, ainsi que les sciences géographiques et naturelles.

## ANNONCES.

## SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Octobre 13, extra class, \$25,000, \$20,000, 10,000, } 10  
\$5,000, 50 de 1000, 65 de 500. }  
\*\* Sylvester a vendu dans la loterie de jeudi dernier, le gros lot de \$10,000.

## AUX FAMILLES FRANÇAISES.

Un jeune homme désire obtenir une chambre agréable, non garnie, avec le déjeuner et le thé dans une famille française, dans l'intention de parler la langue française. Une situation dans ou près de Broadway, au-dessus de Chamber street, sera préférée. Adresser au bureau du New-York American, à Mr. A. T. V. un billet désignant la situation et le prix. 64-2 f

## École élémentaire Anglo-Française du premier degré.

M. et Mme ROSTAN ont ouvert, le 27 septembre dernier, une École élémentaire Anglo-Française pour les enfants des deux sexes, âgés de moins de sept ans. L'instruction, les principes et les exercices sont les mêmes que ceux des INFANT SCHOOLS; les enfants y sont instruits simultanément dans les deux langues.

Termes, \$6 par trimestre, payables d'avance.  
Nassau street, No. 44, près Liberty street.  
\*\* M. J. C. ROSTAN donne des leçons soit en classe, soit en particulier. 64-3 f

## AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter. Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue. Il se réfère:

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens,	Professeurs de l'université de Maryland.
	J. W. Francis,	
à Philadelphie	R. Laroche	
	Thos. Harris	
à Baltimore	Samuel Baker	
	R. W. Hall	
	V. Potter, etc.	

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

## PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 <sup>er</sup> fév. 1 <sup>er</sup> juin. 1 <sup>er</sup> oct.
1	Havre,.....	Keene....	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carroll.	Clark....	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins.	1 <sup>er</sup> mars 1 <sup>er</sup> juil. 1 <sup>er</sup> nov.
3	Henri IV....	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.....	E Funk....	20 » 20 » 20 »
1	Sully.....	Macy....	1 <sup>er</sup> avril. 1 <sup>er</sup> août 1 <sup>er</sup> déc.
3	François Ir.	Skiddy....	10 » 10 » 10 »
2	Erie.....	J. Funk....	20 » 20 » 20 »
1	Formosa....	Orne....	1 <sup>er</sup> mai. 1 <sup>er</sup> sept. 1 <sup>er</sup> jan.
3	De Rham....	Depeyster	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonnaffé.	Hathaway	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'aîné.  
Deuxième ligne, Bonnaffé, Boisségard et Cie.; agents à New-York, Crassous & Boyd.  
Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.  
Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

## AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabrications. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

JOHN B. MEYER & Cie. ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils viennent de prendre un magasin, No. 364 Broadway, au coin de Franklin street. On y trouvera constamment, en gros et en détail, toute qualité de Vins de Bordeaux, Madère, Oporto, Ténériffe, Sherry, ainsi que du Genièvre de Hollande, Rhum de la Jamaïque, Eau-de-Vie de Cognac, Shrub, Whiskey, etc., etc., aux prix les plus modérés. 61-6 f

## FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGER et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica.....	36 cents.
Long-Primer.....	40
Bourgeois.....	46
Nonpareil.....	90
Diamond.....	\$2.
Small Pica.....	33 cents.
Brevier.....	56
Minion.....	70
Pearl.....	\$1 40

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hager et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

A VENDRE au No. 42 Exchange-Place. — Bon vin vieux en bouteille, en caisses de 3 douzaine chaque, contenant 1 douz Côte Rotie, 1 douz. Hermitage Rouge, 1 douz. Hermitage Blanc. 63-6t.

## DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des États-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110. 61-4 f

Très beau Papier de Poste français à vendre chez

A. THOISNIER DESPLACES, 32 Exchange-place.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement:

## ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et Mme ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur École de Danse rouvrira le 2 octobre.

Prix par quartier \$12, et \$5 d'entrée pour les commençants. Ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 63-8 f

## J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sûr de le satisfaire) que tout posé en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité: étant habillé de contenir les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas: le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44-6m

## BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc.; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

M. DA PONTE (Broadway, No. 342,) ouvrira sa classe italienne, française et espagnole, le 1<sup>er</sup> octobre prochain. Lui et sa famille se chargent de l'enseignement de la langue italienne; M. Ismar, Français de naissance, qui a résidé plusieurs années dans des pays espagnols et dont les connaissances et le zèle promettent d'heureux résultats, enseignera le français et l'espagnol. Les commençants auront la faculté de jour jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre prochain de trois leçons gratuites par semaine.

Prix du trimestre pour les trois langues.....\$12 } payables  
» » » pour l'espagnol et le français..... 10 }  
» » » pour chacune de ces deux langues... 8 } d'avance.

Chez M. Da Ponte il y a deux chambres à louer et l'on pourrait y avoir également la table. Les pensionnaires auront l'avantage de se perfectionner dans les susdites langues, qu'on parle continuellement dans la maison. 53-4 f

## PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS,

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désiraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10-6 in

## AVIS.

M. SEGURA, professeur de musique, a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a définitivement fixé sa résidence à New-York. Il se propose de donner des leçons de guitare, de violon, et d'accompagnement sur le piano.

S'adresser, pour les conditions, à M. Segura, chez M. Etienne, No. 34 Howard-street.—57.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. WM. A. WISHART, Caissier du Journal.

## PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.  
\$15, sans le Journal.  
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cent pour chacune des fois suivantes.